

MONTE-CRISTO
DEUXIÈME PARTIE
(1848)

ALEXANDRE DUMAS
en société avec M. Auguste Maquet

Monte-Cristo
deuxième partie
drame en cinq actes, en six tableaux

Théâtre-Historique. – 4 février 1848.

LE JOYEUX ROGER
2014

ISBN : 978-2-923981-97-0

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

ACTE PREMIER

PREMIER TABLEAU

L'île de Monte-Cristo. – Sur le devant du théâtre, à droite, la plage ; la mer et les côtes orientales de la Corse ; à gauche, l'île s'élevant en montagne.

Scène première

Bertuccio, Benedetto, Jacopo, Gaetano, contrebandiers.

BENEDETTO

Tu peux venir, père Bertuccio, il n'y a personne.

BERTUCCIO

Personne ?

BENEDETTO

À l'exception des chèvres... Oh ! si j'avais un fusil... j'en vois une là-bas... (Il ajuste avec la main.) Pan !

JACOPO

Quelque chose de bon se casserait le cou.

BENEDETTO

Merci, cousin !

BERTUCCIO

L'enfant avait dit vrai !

GAETANO

Oh ! ce n'est pas l'île qui m'inquiète.

BERTUCCIO

Qui t'inquiète donc ?

GAETANO

Notre nouvelle recrue.

BERTUCCIO

Bah !... En attendant, fais du feu, Benedetto.

BENEDETTO

Du feu !... avec quoi ?

BERTUCCIO

Pardieu ! avec du bois. La broussaille ne manque pas dans l'île, et le pauvre diable ne sera pas fâché de se réchauffer. Il a

l'air d'un bon compagnon...

GAETANO

Frère Bertuccio, tu te laisses vraiment trop prendre à ce mot : il a l'air...

BERTUCCIO

Eh ! mon cher, tu as aidé à le sauver, et voilà maintenant que tu veux qu'on le rejette à l'eau...

GAETANO

D'abord, ce n'est pas moi qui l'ai sauvé, c'est Jacopo.

BERTUCCIO

N'étais-tu donc pas dans la barque qui a été au-devant de lui ?

GAETANO

Oui, parce que je voulais voir ce que c'était.

JACOPO

Eh bien, tu l'as vu : c'était un homme qui était en train de se noyer, et qui était noyé tout à fait si nous étions arrivés cinq minutes plus tard.

GAETANO

Peut-être eussions-nous dû le laisser faire.

BERTUCCIO

Et pourquoi cela ?

GAETANO

Dame, les douaniers sont bien rusés...

BERTUCCIO

Les douaniers ne poussent pas le dévouement jusqu'à se faire repêcher à dix lieues en mer sur une vergue... Benedetto, dis qu'on l'amène.

BENEDETTO

Hé ! vous autres, apportez le noyé.

BERTUCCIO

Noyé ?... Pas tout à fait, Dieu merci !

GAETANO

N'importe, je suis d'avis qu'on lui fasse subir un interrogatoire en règle.

BERTUCCIO

Oh ! quant à cela, je ne m'y oppose aucunement, au contraire, et, dès qu'il pourra parler, je veux y procéder moi-même... Ah ! le voici !

Scène II

Les mêmes, Dantès.

BERTUCCIO

Eh bien, comment te trouves-tu, mon ami ?

DANTÈS

Mieux ! ce caban et cet excellent rhum que vous m'avez fait boire m'ont rendu un peu de forces.

BERTUCCIO

En veux-tu encore une gorgée ?

DANTÈS

Ma foi ! ce n'est pas de refus.

BERTUCCIO

Là ! maintenant que cela va mieux, tu nous le dis toi-même, veux-tu nous raconter comment il se fait que nous t'ayons trouvé accroché à cette vergue, à dix lieues de la côte ?

DANTÈS

C'est tout simple... J'étais matelot à bord d'un maltais venant de Syracuse et chargé de vins et de passoline... L'orage qui a eu lieu il y a trois jours nous a brisés contre les rochers de l'île de Lemaire. Tous mes compagnons ont péri. J'ai eu le bonheur de trouver un agrès flottant, je m'y suis cramponné... Le vent et la mer m'ont roulé pendant quarante-huit heures ; les forces me manquaient lorsque je vous ai aperçus... J'ai fait des signaux, vous m'avez vu, vous avez envoyé une barque à mon secours, et vous m'avez sauvé la vie... Merci, compagnons ; car je parle à des matelots comme moi, à ce que je présume ?

JACOPO

Oui, oui, je crois que, lorsque je vous ai empoigné par les cheveux, il était temps.

DANTÈS

Et cependant, il m'a semblé un moment que vous hésitez.

JACOPO

Ma foi, oui... Avec votre barbe et vos cheveux longs, vous aviez plutôt l'air d'un brigand que d'un honnête homme.

DANTÈS

Oui, c'est un vœu que j'ai fait à Notre-Dame del Pie-di-Grotta, dans un moment de danger, d'être trois ans sans me couper la barbe ni les cheveux.

BERTUCCIO

Et maintenant, mon brave, voyons, qu'allons-nous faire de toi ?

DANTÈS

Hélas ! tout ce que vous voudrez... La felouque que je montais est perdue, le capitaine est noyé probablement, je suis le seul qui ait échappé à la mort... Mais, comme je suis assez bon matelot, jetez-moi dans le premier port où vous relâcherez, et je trouverai toujours de l'emploi sur un bâtiment marchand... N'allez-vous pas en Corse ?

BERTUCCIO

Cette nuit, nous serons à Bastia.

DANTÈS

Eh bien, soit ! vous me laisserez à Bastia.

BERTUCCIO

Tu connais la Méditerranée ?

DANTÈS

J'y navigue depuis mon enfance.

BERTUCCIO

Tu connais les bons mouillages ?

DANTÈS

Il y a peu de ports, même des plus difficiles, où je ne puisse entrer et d'où je ne puisse sortir les yeux fermés.

JACOPO

Eh bien, dites donc, patron, si le camarade dit vrai, qui empêche qu'il ne reste avec nous ?

GAETANO

Oui, s'il dit vrai...

BERTUCCIO

Le fait est que, dans l'état où vous êtes, mon ami, on promet beaucoup, quitte à tenir après ce qu'on peut.

DANTÈS

Je tiendrai toujours plus que je ne promettrai, soyez tranquille.

JACOPO

Questionne-le donc un peu...

BERTUCCIO

Eh bien, voyons, puisque tu connais si bien tous les gisements de la Méditerranée, où sommes-nous ?

DANTÈS

Nous sommes dans l'île de Monte-Cristo.

BERTUCCIO

Allons, pas mal.

JACOPO

Tu connais donc l'île de Monte-Cristo ?

DANTÈS

Je l'avais eue bien souvent en vue ; mais je n'y avais jamais abordé.

GAETANO

Jamais ?

DANTÈS

Non ; je ne faisais pas la contrebande.

BERTUCCIO

Ah ! ah ! tu te doutes donc qui nous sommes, nous qui y abordons ?

DANTÈS

Vous êtes mes sauveurs.

BERTUCCIO

Bien répondu, mordieu !... À la santé des braves gens de tous les états !

DANTÈS

Je n'eusse pas deviné le vôtre, que voilà du rhum qui vous eût

dénoncés.

BERTUCCIO

Ce rhum t'a-t-il donné assez de forces pour venir avec nous ?

DANTÈS

Où cela ?

BERTUCCIO

À la chasse aux chèvres... Toutes les fois que nous venons ici, nous faisons notre provision de viande fraîche.

DANTÈS

Merci... Je ne me sens pas la force de faire dix pas ; je resterai près de ce feu.

BERTUCCIO

Bien... Seulement, ne t'éloigne pas, car nous te prévenons d'une chose...

DANTÈS

De laquelle ? Dites !

BERTUCCIO

C'est que, dans une heure, nous partons... Le vent est bon, et nous avons affaire cette nuit sur la côte de Corse.

DANTÈS

Oh ! soyez tranquille.

BERTUCCIO

Désires-tu que Benedetto reste près de toi ?

BENEDETTO, bas

Merci ! j'aime mieux aller à la chasse, moi.

DANTÈS

Non, ce serait une punition pour lui, je le vois bien... C'est votre fils ?

BERTUCCIO

C'est un enfant que le ciel m'a envoyé.

DANTÈS

Bonne chance !... À propos, quel quantième avons-nous ?

BERTUCCIO

Le 3 mars.

DANTÈS

De quelle année ?

BERTUCCIO

Comment de quelle année ?... Tu demandes de quelle année ?...

DANTÈS

Oui.

BERTUCCIO

Tu as oublié l'année où nous sommes ?

DANTÈS, souriant

Que voulez-vous ! j'ai eu si grand' peur en voyant se briser le bâtiment, que j'en ai perdu la mémoire. Nous sommes donc le 3 mars, dites-vous, de l'année ?...

BERTUCCIO

De l'année 1829.

DANTÈS

De l'année 1829... Merci... Au revoir, mes amis.

Scène III

Dantès, seul.

Quatorze ans ! quatorze ans !... Quatorze ans de prison !... Et de quelle prison, mon Dieu !... Ô Fernand ! ô Villefort ! ô Danglars ! j'ai fait un serment terrible : prenez garde, prenez garde !... Me voilà seul, me voilà au but... Le Seigneur m'y a conduit comme par miracle ; comme par miracle, il éloigne mes compagnons. Dans deux heures, ces gens-là repartiront, riches de cinquante piastres, pour aller essayer, en risquant leur vie, d'en gagner cinquante autres ; puis ils reviendront, riches du double, dilapider le trésor dans une ville quelconque, avec la fierté des sultans et la confiance des nababs ; aujourd'hui, l'espérance fait que je méprise leur richesse, qui me paraît la profonde misère... Demain, la déception fera peut-être que je serai forcé de regarder cette misère comme le suprême bonheur... Oh ! non, non, cela ne sera pas... Le savant, l'infaillible Faria ne se sera point trompé sur une

seule chose... Je suis dans l'île de Monte-Cristo, et l'île de Monte-Cristo renferme un trésor... Voyons : d'abord, rappelons-nous les termes de ce testament que l'eau a dévoré. Je ne l'ai lu qu'une fois... Mon Dieu ! mon Dieu ! si j'allais l'avoir oublié !... Non, non, m'y voilà... « Mon légataire universel... que j'ai enfoui, dans un endroit qu'il connaît pour l'avoir visité avec moi, c'est-à-dire dans les grottes de l'île de Monte-Cristo... tout ce que je possédais de lingots, d'or monnayé, pierreries, diamants, bijoux ; que seul je connais l'existence de ce trésor, qui peut monter à cinq millions d'écus romains, et qu'il trouvera ayant levé la... » Mon Dieu !... ah ! oui... « La vingtième roche, à partir de la petite crique de l'est en droite ligne... » C'est cela, c'est cela... je n'ai rien oublié... La petite crique de l'est, la voici... Les roches... Tandis qu'ils me croient mourant et qu'ils me laissent seuls... (Coup de feu.) Oh ! ils sont déjà loin ; cherchons... Les roches... Oh ! oh ! cette entaille serait-elle un indice ?... Sur celle-ci encore, une entaille pareille... La même sur celle-ci... (Comptant.) Une, deux, trois, sept, huit, neuf, dix, onze... À la douzième, les entailles disparaissent... C'est celle-ci !... Sous ce rocher sont les grottes... Mais comment a-t-on pu hisser jusqu'ici un pareil rocher ?... Impossible !... Ah ! je comprends : au lieu de le monter, on l'a fait descendre... Le trésor est là... Oui, mais comment lever ce rocher à moi seul ?... Ce rocher ne doit pas se lever, il doit tourner sur sa base... Ce rocher doit obéir à la main d'un homme seul, car on ne confie pas à d'autres hommes un pareil secret ! Voyons, ces pierres ont été ajoutées, la mousse a poussé dessus, mais ces pierres ne font point partie du roc... Oh ! une pioche, une pince... Peut-être ce petit arbre suffira-t-il... (Il coupe l'arbre et déblaye le bas du rocher.) Oh ! je le savais bien, que toutes ces pierres n'étaient point adhérentes !... Maintenant, il doit y avoir à cette roche quelque trou profond pour y introduire le levier... Voici ! voici !... Donc, en pesant de cette façon, la pierre doit tourner... Elle tourne ! elle tourne !... Ah !... (Regardant.) Un escalier... (Pause.) Si j'avais une lumière, une torche... (Il descend en scène.) Ce

sapin enflammé m'en servira... Voyons, soyons homme ! accoutumé à l'adversité, ne nous laissons point abattre par une déception... ou, sans cela, serait-ce donc pour rien que j'aurais souffert ?... Le cœur se brise lorsque, après avoir été dilaté par l'espérance, il rentre et se renferme dans la froide réalité... Allons, allons, Faria a fait un rêve ; le cardinal Spada n'a rien enfoui dans cette grotte... ou, s'il y a enfoui quelque trésor, César Borgia, l'intrépide aventurier, l'infatigable et sombre larron, y est venu après lui, a découvert sa trace, a suivi les mêmes brisées que moi... comme moi a soulevé cette pierre, et, descendu avant moi, ne m'a rien laissé à prendre après lui... Oui, ceci est une aventure à trouver sa place dans la vie mêlée d'ombre et de lumière de ce royal bandit ; oui, Borgia est venu quelque nuit ici, un flambeau d'une main, une épée de l'autre... À vingt pas de lui, au pied de cette roche, peut-être, se tenaient, sombres et menaçants, deux sbires, interrogeant l'air, la terre et la mer, tandis que leur maître entraît, comme je vais le faire, secouant les ténèbres de son bras redoutable et flamboyant... (Pause.) Or, maintenant que je ne compte plus sur rien, maintenant que je me suis dit qu'il serait insensé de conserver quelque espoir, la suite de cette aventure est pour moi une chose de curiosité, voilà tout... Cependant, si Borgia... s'il y était venu, il y fût venu pour prendre le trésor, et il connaissait trop bien l'emploi du temps pour avoir perdu le sien à replacer ce rocher sur sa base... Ah ! j'entends mes compagnons qui reviennent... À la garde de Dieu !... Descendons !...

(À l'aide d'un anneau de fer scellé dans la pierre, il la soulève, descend, la replace au-dessus de sa tête et disparaît.)

Scène IV

Bertuccio, Benedetto, Jacopo, Gaetano, contrebandiers.

BERTUCCIO

Allons, hé ! Jacopo !... Gaetano !... voilà la nuit qui vient, il est temps de partir... Hé ! nous autres de la barque, appareillons !... Où est le Maltais ?... Il se sera traîné jusqu'à la barque,

probablement.

BENEDETTO

Père Bertuccio, que dis-tu de cela ?

(Il montre une chèvre morte sur ses épaules.)

BERTUCCIO

Qui l'a tuée ?

BENEDETTO

Moi.

BERTUCCIO

Et avec quoi ?

BENEDETTO

Avec le fusil du cousin Jacopo.

JACOPO

Menteur !... Allons, allons, Gaetano !

GAETANO

Demonio ! je ne sais plus comment descendre.

JACOPO

Laisse-toi glisser... Là !

GAETANO

Où est le Maltais ?

JACOPO

Je ne sais pas.

BERTUCCIO

Dans la barque, sans doute.

UN MATELOT

Nous sommes parés.

BERTUCCIO

Bien ! mais il faut retrouver le pauvre diable, nous ne pouvons pas l'abandonner ici.

GAETANO

Bah ! un espion peut-être ; le grand malheur !

BERTUCCIO

Un espion peut-être... peut-être aussi un honnête homme. (Au matelot de la barque.) Le Maltais est-il avec vous ?

LE MATELOT

Quel Maltais ?

BERTUCCIO

L'homme que nous avons sauvé, et qui se noyait.

LE MATELOT

Nous ne l'avons pas vu.

GAETANO

Allons, allons ! il est l'heure.

BERTUCCIO

Mais nous allons donc abandonner ce malheureux ?

GAETANO

Tant pis pour lui !... D'ailleurs, nous revenons dans deux ou trois jours.

BERTUCCIO

Laissons-lui un ou deux biscuits, un fusil et de la poudre... Il fera des signaux au premier bâtiment qui passera, et on l'enverra prendre.

JACOPO

Cependant on pourrait encore attendre, ce me semble.

GAETANO

Allons, allons, le biscuit, le fusil, la poudre... et partons !

JACOPO, tirant quatre piastres de sa poche

Partageons avec lui, Dieu me le rendra.

(Il met deux piastres sur le biscuit.)

BENEDETTO, à part

Ah ! cousin Jacopo, si je te les demandais, tu ne me les donnerais pas.

BERTUCCIO

Allons, puisqu'il ne vient pas... Hé ! le Maltais !

TOUS

Le Maltais !

BENEDETTO, mettant les
deux piastres dans sa poche

Hé ! le Maltais !

BERTUCCIO

Courage, enfants !... Vers huit heures, la brise se lèvera... En attendant, nageons vivement !...

BENEDETTO

Et moi ! et moi !...

LES MATELOTS, chantant

Le moment arrive
De quitter la rive :
La barque dérive
Et fuit loin du bord ;
Mais la voile grise,
Qui cherche la brise,
Retombe indécise ;
La brise s'endort...

Ah ! ah !...

BENEDETTO

Hé ! le Maltais !

(Bertuccio tire un coup de fusil.)

LES MATELOTS

Le ciel est aride,
Aucun vent ne ride
La face limpide
De l'immense lac,
Et le capitaine
Que la rame traîne,
Respirant à peine,
Dort dans son hamac.

Ah ! ah !...

(À la fin du second couplet, la barque des contrebandiers disparaît ; on entend encore crier : « Le Maltais ! » puis un autre coup de fusil dans le lointain ; puis plus rien. – Alors, la pierre tourne de nouveau, l'orifice de la grotte s'éclaire. Dantès paraît, le flambeau à la main, le visage exalté.)

DANTÈS

Faria avait dit vrai ! À moi le trésor des Spada ! à moi le monde !...

ACTE DEUXIÈME

DEUXIÈME TABLEAU

L'auberge du Pont-du-Gard.

Scène première

Caderousse, la Carconte, Bertuccio.

CADEROUSSE

Tais-toi, femme ! je te dis que c'est la volonté de Dieu que cela soit ainsi.

LA CARCONTE

Et moi, je te dis que je ne veux pas me taire, je te dis que je veux me plaindre... C'est le seul soulagement qui me reste, ne me l'ôte pas.

BERTUCCIO

Vous avez raison, ma bonne femme ; plaignez-vous !

LA CARCONTE

Faire tout ce que l'on peut pour gagner honnêtement et bravement sa vie, et puis sentir qu'on est perdu sans ressources, qu'il n'y a plus moyen de lutter ; et tout cela parce qu'il a plu à un méchant ingénieur de tracer un canal par lequel toutes les marchandises vont se dégorger dans la mer, au lieu de laisser cette belle et bonne route faire tranquillement son état... Autrefois, on ne pouvait pas suffire au monde ; aujourd'hui, c'est à peine si on vend une bouteille de vin de six sous par jour... Vivez donc à deux là-dessus, et un chien par-dessus le marché... Je disais toujours à Gaspard : « Il faut le tuer, ton chien » ; il n'a jamais voulu.

BERTUCCIO

Et pourquoi le tuer ?... Pauvre bête, s'il vous ennuie, donnez-le-moi.

CADEROUSSE

Je veux le garder, moi... Je l'aime, Margotin.

LA CARCONTE

Un chien qui mange autant qu'une personne, c'était bon

quand nous étions riches... Et à quoi sert-il ?... Si on le vendait au moins avec nos meubles, nous en serions débarrassés.

BERTUCCIO

Et quand les vend-on, vos meubles ?

LA CARCONTE

Dimanche ! c'est-à-dire dans trois jours...

CADEROUSSE

C'est bon ; quand ils seront vendus, on n'aura plus d'embaras ; nous serons, comme l'ami Bertuccio, logés à la belle étoile... Est-ce qu'il a une maison, lui ?... Non, il est contrebandier, et il n'en fait pas de plus mauvaises affaires... Si tu avais sa bourse, tu ne serais pas embarrassée pour dimanche...

BERTUCCIO

Eh bien, voilà justement ce qui vous trompe, père Caderousse, et la preuve... (Il tire sa bourse.) Deux pièces de cinq francs, voilà le reste... Il est vrai que, si le coup de ce soir réussit...

CADEROUSSE

Il réussira ; vous avez du bonheur, vous !

BERTUCCIO

Eh bien, Caderousse, s'il réussit...

CADEROUSSE

S'il réussit ?

BERTUCCIO

Écoute bien ce que je vais te dire.

CADEROUSSE

Oh ! j'écoute ; je n'ai que cela à faire.

BERTUCCIO

Pour combien vous poursuit-on ?

LA CARCONTE

Pour cent écus.

BERTUCCIO

Eh bien, écoute... Si le coup de ce soir réussit, aussi vrai que voilà un verre de vin de Cahors, on ne vendra pas vos meubles dimanche.

CADEROUSSE

Merci, Bertuccio, tu es un brave homme !... Mais, vois-tu, nous y aurons échappé cette fois-ci encore, et, après, ce sera à recommencer.

BERTUCCIO

Bah ! bah ! il y a un Dieu pour les braves gens.

(Caderousse hausse les épaules.)

LA CARCONTE

Merci toujours, monsieur Bertuccio... La promesse est faite, n'est-ce pas ?

BERTUCCIO

J'ai juré... D'ailleurs, il n'y avait pas besoin de cela... Mais je puis toujours compter sur ma cachette ?

CADEROUSSE

Elle est là, ta cachette, sous l'escalier... Tu entres dans le jardin, tu refermes la porte, tu te glisses dans le bûcher et tu te tapis là sous l'escalier... As-tu besoin de t'en aller par la grande route, tu passes par ici, personne ne t'a vu, bonsoir... Et, tandis que l'on te cherche au bord du canal, tu gagnes le pays.

LA CARCONTE

Et c'est bien fait ! qu'ont-ils à se mêler de notre commerce, ces gueux de douaniers ?... Ce sont eux qui nous ruinent, avec leurs impôts !

BERTUCCIO

Alors, donnez-moi la clef du jardin... Lequel de vous deux a la clef du jardin ?...

CADEROUSSE, tendant la clef

Moi ; la voilà.

LA CARCONTE

Tu ne peux pas la lui apporter, fainéant !...

CADEROUSSE

Tiens ! qu'il la vienne prendre... Je me chauffe, moi.

LA CARCONTE

Tu te chauffes, et, moi, je grelotte.

BERTUCCIO, regardant à la porte

Eh ! eh ! qui nous arrive donc à cheval ?

CADEROUSSE

Parbleu ! tu le vois bien, une espèce de pasteur.

BERTUCCIO

Viendrait-il ici ?

CADEROUSSE

Pour quoi faire ?

BERTUCCIO

Pour se rafraîchir. Dis donc !

CADEROUSSE

Quoi ?

BERTUCCIO

Je trouve qu'il monte trop bien à cheval pour un homme pieux.

CADEROUSSE

Eh bien, après ?

BERTUCCIO

Si c'était quelque gendarme déguisé ?

CADEROUSSE

Ça serait drôle !

BERTUCCIO

N'importe, j'utilise la clef.

CADEROUSSE

À ton aise.

BERTUCCIO

C'est dit : cette nuit, nous débarquons la marchandise ; demain matin, nous vendons, et, si cela se passe sans malheur, demain soir... Adieu, la mère. (Il lui tend la main.) Demain soir, vous avez vos cent écus.

LA CARCONTE

Que le bon Dieu vous entende !

(Bertuccio sort.)

CADEROUSSE

Oui, ça sera une belle avance !... Mais Bertuccio avait raison,

tron de l'air ! on dirait qu'il vient ici... Il regarde l'enseigne... Il s'arrête... Est-ce l'auberge du *Pont-du-Gard* que vous cherchez, monsieur ?

Scène II

Les mêmes, Busoni, en manteau,
en habit à larges pans, guêtres de cheval.

BUSONI, en dehors

Oui, mon ami.

CADEROUSSE

Alors, vous l'avez trouvée... C'est ici.

BUSONI

C'est bien !...

(Il descend de cheval.)

CADEROUSSE

Faut-il conduire votre cheval à l'écurie ?

BUSONI

Non ; attachez-le au volet, ça suffira.

CADEROUSSE

Monsieur, que désirez-vous ? que demandez-vous ? Me voilà à vos ordres.

BUSONI

N'êtes-vous point M. Caderousse ?

CADEROUSSE

Gaspard Caderousse, pour vous servir, monsieur !

BUSONI

Vous demeuriez autrefois à Marseille, n'est-ce pas ?

CADEROUSSE

Oui.

BUSONI

Allées de Meilhan ?

CADEROUSSE

Oui.

BUSONI

Au quatrième ?

CADEROUSSE

Oui.

BUSONI

Et vous y exerciez l'état de tailleur ?

CADEROUSSE

C'est cela ; mais l'état a mal tourné ; il y fait si chaud à ce coquin de Marseille, que je crois qu'on finira par ne plus s'y habiller du tout... À propos de chaleur, ne voulez-vous pas vous rafraîchir, monsieur ?

BUSONI

Si fait, donnez-moi une bouteille de votre meilleur vin, et nous reprendrons la conversation où nous la laissons.

CADEROUSSE

Oh ! il n'y a pas besoin de l'interrompre, si vous êtes pressé... Allez ! allez !...

BUSONI, à part

Ce que l'on m'avait dit est vrai, la maison est pauvre.

CADEROUSSE

Ah ! oui, vous regardez autour de vous... (Il continue de parler tout en descendant à la cave.) Et vous trouvez que l'ameublement n'est pas riche... C'est vrai ; mais que voulez-vous ! il ne suffit pas d'être honnête homme pour prospérer dans ce monde... (S'approchant avec sa bouteille.) Oui, oui, d'être honnête homme... de cela, je puis m'en vanter, et tout le monde n'en peut pas dire autant.

BUSONI

Tant mieux si ce que vous me dites là est vrai, monsieur Caderousse ; car, tôt ou tard, j'en ai la conviction, l'honnête homme est récompensé, et le méchant puni.

CADEROUSSE

C'est peut-être votre état de dire cela... Et puis, après, on est libre de ne pas croire ce que vous dites.

BUSONI

Vous avez tort de parler ainsi, mon ami ; car peut-être vais-je tout à l'heure vous donner la preuve de ce que j'avance.

CADEROUSSE

Que voulez-vous dire ?

BUSONI

Vous dites que vous êtes bien Gaspard Caderousse, et que c'est bien vous qui, en 1814, exerciez l'état de tailleur aux allées de Meilhan, à Marseille ?

CADEROUSSE

C'est bien moi ! et s'il vous faut des preuves...

BUSONI

Votre parole me suffit. Avez-vous connu, en 1814 ou 1815, un marin qui s'appelait Dantès ?

CADEROUSSE

Dantès... Edmond Dantès, n'est-ce pas ?

BUSONI

En effet, je crois qu'il s'appelait Edmond.

CADEROUSSE

S'il s'appelait Edmond !... je le crois bien, le petit ! c'était un de mes meilleurs amis. Qu'est-il devenu, ce pauvre Edmond ?... Monsieur, l'avez-vous connu ? vit-il encore ? est-il libre ? est-il heureux ?

BUSONI

Il est mort !

CADEROUSSE

Mort !

BUSONI

Mort prisonnier ! mort plus malheureux et plus désespéré que les forçats qui traînent le boulet au bagne de Toulon !

CADEROUSSE

Pauvre petit ! Eh bien, voilà encore une preuve de ce que je vous disais, monsieur... Ah ! le monde va de mal en pis, monsieur !... Qu'il tombe donc du ciel deux jours de poudre et cinq minutes de feu, et que tout soit dit !

BUSONI

Vous paraissez aimer ce garçon de tout votre cœur, monsieur ?

CADEROUSSE

Oui, je l'aimais bien... quoi que j'aie à me reprocher d'avoir un instant envié son bonheur... Et de quoi est-il mort ?

BUSONI

Et de quoi meurt-on en prison, lorsqu'on y entre à vingt ans et qu'on y meurt à trente, si ce n'est de la prison elle-même ?... Mais écoutez bien ceci : ce qu'il y a d'étrange, c'est que Dantès, à son lit de mort, m'a toujours juré, juré sur le Christ, qu'il ignorait la cause de sa captivité.

CADEROUSSE

C'est vrai, c'est vrai, monsieur : il ne pouvait pas la savoir.

BUSONI

C'est ce qui fait qu'il m'a chargé d'éclaircir son malheur, qu'il n'avait jamais pu éclaircir lui-même, et de réhabiliter sa mémoire, si sa mémoire avait reçu quelque souillure.

CADEROUSSE

Il vous a chargé de cela ?

BUSONI

Oui ; un riche Anglais, son compagnon d'infortune, qui sortit de prison à la seconde restauration, était possesseur d'un diamant d'une grande valeur ; en sortant de prison, il voulut laisser à Dantès, qui l'avait soigné comme un frère dans une maladie qu'il avait faite, un témoignage de sa reconnaissance, en lui donnant ce diamant. Dantès, au lieu de s'en servir pour séduire ses geôliers, le conserva toujours précieusement pour le cas où il sortirait de prison ; car sa fortune était assurée par la vente seule du diamant.

CADEROUSSE

C'était donc, comme vous le dites, un diamant d'une grande valeur ?

BUSONI

D'une grande valeur pour Edmond : le diamant était évalué cinquante mille francs.

CADEROUSSE

Cinquante mille francs ! Il est donc gros comme une noix ?

BUSONI

Non, pas tout à fait. Vous allez en juger, d'ailleurs.
(Il tire le diamant de sa poche et le montre à Caderousse.)

CADEROUSSE

Et cela vaut cinquante mille francs ?

BUSONI

Sans la monture, qui est elle-même d'un certain prix.
(Il remet le diamant dans sa poche.)

CADEROUSSE

Mais comment vous trouvez-vous possesseur de ce diamant ?
Dantès vous a donc fait son héritier ?

BUSONI

Non ; mais il m'a fait son exécuteur testamentaire. « J'avais trois bons amis et une fiancée, m'a dit Dantès ; tous quatre, j'en suis sûr, me regrettent sincèrement. Un de ces bons amis s'appelait Caderousse, l'autre s'appelait Danglars, le troisième s'appelait Fernand. Quant à ma fiancée... »

CADEROUSSE

Eh bien ?

BUSONI

Je ne me rappelle plus le nom de la fiancée d'Edmond.

CADEROUSSE

Je me le rappelle, moi : elle s'appelait Mercédès.

BUSONI

Ah ! oui, c'est cela... Donnez-moi un verre d'eau, mon ami...
(Il boit quelques gorgées et pose son verre sur la table.) Où en étions-nous ?

CADEROUSSE

La fiancée s'appelait Mercédès.

BUSONI

C'est cela... « Vous irez à Marseille... » C'est toujours Dantès qui parle, comprenez-vous ?

CADEROUSSE

Parfaitement.

BUSONI

« Vous ferez cinq parts du prix de ce diamant, et vous les partagerez entre ces bons amis, les seuls êtres qui m'aient aimé sur la terre. »

CADEROUSSE

Comment, cinq parts ?... Vous ne m'avez nommé que quatre personnes.

BUSONI

Parce que la cinquième est morte, à ce qu'on m'a dit... La cinquième était le père de Dantès.

CADEROUSSE

Hélas ! oui, le pauvre cher homme est mort...

BUSONI

J'ai appris cet événement à Marseille... Mais il était arrivé depuis si longtemps, que l'on n'a pu me donner aucun détail sur cette mort... Savez-vous quelque chose de la fin de ce vieillard, vous, monsieur ?

LA CARCONTE

Caderousse, Caderousse, prends garde à ce que tu vas dire !...
(Busoni se retourne et aperçoit la Carconte.)

CADEROUSSE

De quoi te mêles-tu, femme ?... Monsieur vient chez nous et me demande des renseignements ; la politesse veut que je les lui donne.

LA CARCONTE

Oui ; mais la prudence veut que tu les refuses. Qui te dit dans quelle intention on veut te faire parler, bavard ?

BUSONI

Dans une excellente, madame, je vous assure... Votre mari n'a donc rien à craindre, surtout s'il répond franchement.

LA CARCONTE

Rien à craindre ?... Oui, c'est cela, on commence par de belles promesses ; puis on se contente, après, de dire qu'on n'a rien à craindre ; puis l'on s'en va sans rien tenir de ce que l'on a promis, et, un beau matin, le malheur tombe sur le pauvre monde,

sans que l'on sache d'où il vient...

BUSONI

Soyez tranquille, bonne femme, le malheur ne vous viendra pas de mon côté, je vous en réponds...

CADEROUSSE

Ne faites pas attention à elle ; elle ne trouve rien de bien parce qu'elle est malade... Elle a les fièvres, vous comprenez... et ça la mine, pauvre créature !...

BUSONI, la regardant avec pitié

Oui, je comprends...

CADEROUSSE

Que voulez-vous savoir ? Dites !

BUSONI

Je veux savoir d'abord comment ce pauvre vieillard est mort.

CADEROUSSE

Oh ! l'histoire est bien triste, monsieur...

BUSONI

Oui... Edmond m'a raconté les choses jusqu'au moment où il a été arrêté, dans un petit cabaret des environs de Marseille, au milieu du repas de ses fiançailles.

CADEROUSSE

C'est cela... Et le repas, qui avait eu un gai commencement, eut une triste fin... Un commissaire de police, suivi de quatre fusiliers, entra, et Dantès fut arrêté...

BUSONI

Après ?...

CADEROUSSE

Tandis que M. Morel courait prendre des informations, le vieillard retourna seul à la maison, ploya son habit de noces en pleurant, et, le soir, il ne se coucha point ; car, moi qui demeurais au-dessous de lui, je l'entendis marcher toute la nuit... Et, je dois le dire, chacun de ses pas me broyait le cœur comme s'il eût réellement mis le pied sur ma poitrine...

BUSONI

Après ?...

CADEROUSSE

Le lendemain, Mercédès vint à Marseille pour implorer la protection de M. de Villefort. Elle n’obtint rien... Mais, du même coup, elle alla rendre visite au vieillard. Quand elle le vit si abattu, quand elle sut qu’il ne s’était pas couché, qu’il n’avait rien pris depuis la veille, elle voulut l’emmener avec elle ; mais le vieillard n’y voulut pas consentir. « Non, non, disait-il, je ne quitterai jamais cette maison ; car, comme c’est moi que mon pauvre enfant aime avant toute chose, s’il sort de prison, c’est moi qu’il accourra voir tout d’abord. »

BUSONI

Après ?...

CADEROUSSE

J’écoutais tout cela du palier, car j’aurais voulu que Mercédès déterminât le vieillard à la suivre... Ce pas qui retentissait nuit et jour sur ma tête ne me laissait pas un instant de repos...

BUSONI

Mais vous ne montiez pas près du vieillard ?...

CADEROUSSE

Pour quoi faire ?

BUSONI

Pour le consoler.

CADEROUSSE

Eh ! monsieur, on ne console que ceux qui veulent être consolés, et lui ne voulait pas l’être... Une nuit cependant que j’écoutais ses sanglots, je n’y pus pas résister, je montai ; mais, quand j’arrivai près de la porte, il ne sanglotait plus, il priait... Ce qu’il trouvait d’éloquents paroles et de pitoyables supplications, je ne saurais vous le redire, monsieur... C’était plus que de la pitié, c’était plus que de la douleur...

BUSONI

Pauvre père !...

CADEROUSSE

Aussi, je me dis, ce jour-là : « C’est bien heureux que je sois seul et que le ciel ne m’ait pas envoyé d’enfants ; car, si j’étais

père et qu'on m'eût enlevé mon fils, ne pouvant trouver dans mon cœur ni dans ma mémoire tout ce qu'il dit au bon Dieu, j'irai tout droit me précipiter dans la mer pour ne pas souffrir plus longtemps.

BUSONI

Enfin ?

CADEROUSSE

De jour en jour, il vivait plus seul et plus isolé. Souvent M. Morel et Mercédès venaient le voir ; mais, quoique je fusse bien certain qu'il était chez lui, sa porte n'en restait pas moins fermée. Aussi le vieux Dantès finit par demeurer seul tout à fait... Je ne voyais plus monter de temps en temps chez lui que des gens inconnus, qui en descendaient presque aussitôt avec quelque paquet mal dissimulé... Pauvre bonhomme, peu à peu il vendait, pour vivre, tout ce qu'il avait !

BUSONI

Mon Dieu !

CADEROUSSE

Enfin il arriva au bout de ses pauvres hardes... Il devait trois termes, on menaça de le renvoyer... Il demanda huit jours encore : le propriétaire les lui accorda. Pendant les trois premiers jours, je l'entendis marcher comme d'habitude ; mais, le quatrième, je n'entendis plus rien... Alors, je montai et regardai par le trou de la serrure... Il était si pâle et si défait, que je courus prévenir Mercédès et M. Morel... Tous deux accoururent. M. Morel amena un médecin qui reconnut une maladie d'estomac et ordonna la diète... J'étais là, monsieur, et je n'oublierai jamais le sourire du vieillard à cette ordonnance... Dès lors, il ouvrit sa porte, il avait une excuse pour ne plus manger : le médecin avait ordonné la diète...

BUSONI

Continuez, continuez...

CADEROUSSE

Mercédès le trouva si changé, que, comme la première fois,

elle voulut le faire transporter chez elle... C'était aussi l'avis de M. Morel, qui voulait le faire transporter de force ; mais le vieillard cria tant, qu'ils eurent peur... Mercédès resta au chevet de son lit, et M. Morel s'éloigna en faisant signe qu'il laissait une bourse sur la cheminée... Mais, armé de l'ordonnance du médecin, le vieillard ne voulut rien prendre, de sorte qu'après neuf jours de désespoir et d'abstinence, le vieillard expira en maudissant ceux qui avaient causé son malheur, et en disant à Mercédès : « Si vous revoyez mon Edmond, dites-lui que je meurs en le bénissant !... »

BUSONI, se levant et faisant un tour dans
la chambre, puis revenant près de Caderousse

Et... vous croyez qu'il est mort de faim ?...

CADEROUSSE

De faim ! oui, monsieur, je dis qu'il est mort de faim.

BUSONI, s'écriant

De faim ! de faim !... Mais les plus vils animaux ne meurent pas de faim ! Les chiens qui errent dans les rues trouvent une main compatissante qui leur jette un morceau de pain, et un homme, un chrétien, est mort au milieu d'autres hommes qui se disaient chrétiens comme lui !... Impossible ! oh ! c'est impossible !...

CADEROUSSE

J'ai dit ce que j'ai dit.

LA CARCONTE

Et tu as eu tort.

BUSONI

Oh ! avouez que voilà un grand malheur !

CADEROUSSE

D'autant plus grand que Dieu n'y est pour rien et que les hommes seuls en sont cause.

BUSONI

Ainsi, vous dites que c'est Fernand ?... ainsi, vous dites que c'est Danglars ?...

CADEROUSSE, effrayé

Je n'ai encore rien dit !

BUSONI

Qui ont fait mourir le fils de désespoir, et le père de faim ?...

LA CARCONTE

Tu vois ! tu vois !...

CADEROUSSE

Monsieur, si vous ne me dites pas dans quel but vous venez, je ne vous dirai plus rien.

BUSONI

Inutile, inutile... Maintenant, je sais tout.

CADEROUSSE

Vous savez tout ?...

BUSONI

Oui ! N'est-ce pas, il y a eu une dénonciation écrite par Danglars, jetée à la poste par Fernand ?... Ne dites pas que cela n'est pas vrai, vous étiez là.

CADEROUSSE

Hélas ! hélas ! oui, j'y étais !...

LA CARCONTE

Je te l'avais bien dit, malheureux !

BUSONI

Vous y étiez, et vous ne vous êtes pas opposé à cette infamie ?... Ô Faria ! Faria ! que tu connaissais bien les hommes et les choses !... Mais, alors, vous êtes leur complice !

LA CARCONTE

Entends-tu ? entends-tu ?...

CADEROUSSE

Monsieur, ils m'avaient fait boire au point que j'en avais perdu la raison... Je dis tout ce que l'on peut dire dans cet état... Alors, ils me répondirent que c'était une plaisanterie qu'ils avaient voulu faire, et que cette plaisanterie n'aurait pas de suites.

BUSONI

Je comprends... vous laissâtes faire, voilà tout.

CADEROUSSE

Oui... et c'est mon remords de la nuit et du jour.

BUSONI

Bien, monsieur... S'accuser ainsi, c'est mériter son pardon.

CADEROUSSE

Malheureusement, Edmond est mort et ne m'a pas pardonné, lui !...

BUSONI, se levant, faisant deux ou trois pas,
et revenant s'asseoir à sa place

Vous m'avez nommé deux ou trois fois un certain Morel...
Quel était cet homme ?

CADEROUSSE

C'était l'armateur du *Pharaon* ; le patron de Dantès.

BUSONI

Et je crois comprendre, d'après ce que vous me dites, le rôle
qu'il a joué dans toute cette triste affaire...

CADEROUSSE

Le rôle d'un homme honnête et courageux. Vingt fois il
intercéda pour Edmond. Quant l'empereur rentra, il écrivit, pria,
menaça, si bien qu'à la deuxième restauration, il fut fort per-
sécuté comme bonapartiste. Souvent il était venu chez le père
d'Edmond, pour lui offrir de le retirer chez lui, et, la veille de sa
mort, je vous l'ai dit, il laissa sur la cheminée une bourse avec
laquelle on paya les dettes du bonhomme et l'on subvint aux frais
de son enterrement ; en sorte que le pauvre vieillard put au moins
mourir comme il avait vécu, sans faire de tort à personne... C'est
encore moi qui ai la bourse... une grande bourse en filet rouge...

BUSONI

Et ce Morel, vit-il encore ?

CADEROUSSE

Oui, monsieur.

BUSONI

En ce cas, ce doit être un homme riche, heureux, béni du
Seigneur ?

CADEROUSSE

Oui, heureux... comme moi.

BUSONI

M. Morel serait malheureux ?

CADEROUSSE

Il touche à la misère, monsieur ! il touche au déshonneur !

BUSONI

Impossible !...

CADEROUSSE

C'est bien cela, cependant... Après vingt-cinq ans de travail, après avoir acquis la plus honorable place dans le commerce de Marseille, M. Morel est ruiné de fond en combe. Il a perdu cinq vaisseaux en deux ans ; il a essuyé des banqueroutes effroyables ; il n'a plus d'espérance que dans ce même *Pharaon* que commandait ce pauvre Dantès, et qui doit revenir des Indes avec un chargement de cochenille et d'indigo. Si ce navire-là lui manque comme les autres, il est perdu !

BUSONI

Il a une femme et des enfants, je crois ?

CADEROUSSE

Oui ; il a une femme qui est le modèle des femmes ; une fille, une sainte ! un fils, lieutenant dans l'armée à vingt ans. Mais tout cela double son désespoir, au lieu de le calmer ; s'il était seul, il se brûlerait la cervelle... et tout serait dit.

BUSONI

C'est affreux !...

CADEROUSSE

Et voilà comme Dieu récompense la vertu !... Tenez, moi qui n'ai jamais fait une mauvaise action, à part celle que je vous ai racontée, moi, je suis dans la misère, tandis que Fernand et Danglars roulent sur l'or... Car vous saurez...

BUSONI

Je le sais : l'un est comte, l'autre est banquier ; mais, si haut qu'ils soient placés, croyez-moi, la justice de Dieu saura les atteindre... Maintenant, je n'ai plus à vous demander de nouvelles

que d'une seule personne... On m'a dit, quand je me suis informé à Marseille, on m'a dit que Mercédès avait disparu...

CADEROUSSE

Oui, disparu comme disparaît le soleil... pour reparaître plus brillant.

BUSONI

Mercédès a-t-elle donc fait fortune aussi ?

CADEROUSSE

Elle a épousé Fernand, et s'appelle la comtesse de Morcerf !

BUSONI

Et combien de temps après la disparition d'Edmond Mercédès a-t-elle épousé Fernand ?

CADEROUSSE

Dix-huit mois.

BUSONI

Dix-huit mois !... dix-huit mois de fidélité ! Au fait, que peut demander de plus l'amant le plus adoré ?... Et elle a épousé Fernand, où cela ?

CADEROUSSE

À l'église des Accoules.

BUSONI, se levant

C'était la même église où elle devait épouser Edmond ; il n'y avait que le fiancé de changé... Maintenant, encore un mot, le dernier... Et M. de Villefort ?

CADEROUSSE

Je ne le connaissais pas, lui ; je sais seulement qu'il est mort.

BUSONI

Oh ! malheur !

CADEROUSSE

Oui, le malheur, il est grand ; c'était un bien digne homme !

BUSONI

Et comment est-il mort ?

CADEROUSSE

Il avait fait exécuter un pauvre Corse qui avait fait une peau, et le frère de ce Corse...

BUSONI

Eh bien ?

CADEROUSSE

Eh bien, il l'a tué sans duel...

BUSONI, à part

Ah ! celui-là m'échappera donc ! Je ne vous accuse pas, mon Dieu ! mais la mort, c'est bien peu pour le crime qu'il avait commis !... (À Caderousse.) Et vous connaissez l'assassin ?

CADEROUSSE

C'était un de mes amis.

BUSONI

Il se nomme ?

CADEROUSSE

Oh ! vous voulez que je vous dise comment il se nomme ?

BUSONI

Oui, je le veux.

CADEROUSSE

Il se nomme Bertuccio.

LA CARCONTE

Dénoncera-tu donc tout le monde, aujourd'hui ?...

BUSONI

Bertuccio ! N'est-ce pas un patron qui fait la contrebande entre Livourne et Marseille ?

CADEROUSSE

Oui, et entre Marseille et Nîmes.

LA CARCONTE

Quand on dit qu'il ne pourra pas se taire !...

CADEROUSSE

Au reste, ça ne lui a pas porté malheur, il a gagné de l'argent dans son état... Il n'y a que moi qui me ruine, il n'y a que moi qui sois pauvre, misérable et oublié de Dieu !

BUSONI, tirant le diamant de sa poche

Vous vous trompez, mon ami... Dieu paraît oublier parfois, quand sa justice se repose ; mais il arrive toujours un moment où il se souvient, et en voici la preuve. (Il donne le diamant à Cade-

rousse.) Prenez ce diamant, il est à vous.

CADEROUSSE

À moi seul ?... Oh ! monsieur, ne vous jouez pas de moi !...

BUSONI

Je sais ce que c'est que le bonheur et le désespoir... Je ne me jouerai jamais du bonheur ou du désespoir d'un homme ! Prenez donc... Mais, en échange...

CADEROUSSE

Ah ! vous demandez quelque chose ?...

BUSONI

Oui ; je demande cette bourse de soie rouge que M. Morel a laissée sur la cheminée du vieux Dantès.

LA CARCONTE, se rapprochant,
tandis que Caderousse va à l'armoire

Et le diamant est pour nous ?

BUSONI

Oui, pour vous.

CADEROUSSE

Voilà la bourse.

BUSONI

Voilà le diamant.

CADEROUSSE

Oh ! vous êtes véritablement un brave homme, monsieur ! car, en vérité, personne ne savait qu'Edmond vous eût donné ce diamant, et vous auriez pu le garder.

BUSONI

Ah çà ! tout ce que tu m'as dit est vrai, et j'y puis croire en tout point ?

CADEROUSSE

Tenez, monsieur, voici, dans ce coin, un christ de bois béni ; voici sur ce bahut le livre d'Évangiles de ma femme... Ouvrez ce livre, et la main étendue vers le Christ, je vais vous jurer sur l'Évangile, sur le salut de mon âme, sur ma foi de chrétien, que je vous ai raconté toutes choses comme elles s'étaient passées... et comme l'ange des hommes les dira à l'oreille de Dieu, le jour

du jugement dernier !...

BUSONI

C'est bien... Que ce diamant vous profite ! soyez heureux, je pars... Adieu !...

Scène III

La Carconte, Caderousse.

LA CARCONTE

Dis donc, Gaspard, est-ce que nous rêvons ?

CADEROUSSE

Non, parbleu ! nous sommes bien éveillés, et la preuve, c'est que voilà le diamant.

LA CARCONTE, d'une voix sourde

Et s'il était faux ?...

CADEROUSSE, pâlisant

Faux ! faux !... Et pourquoi cet homme m'aurait-il donné un diamant faux ?...

LA CARCONTE

Pour avoir ton secret sans le payer, imbécile !

CADEROUSSE

Oh ! je le saurai, et dans un instant...

LA CARCONTE

Comment cela ?

CADEROUSSE

C'est la foire de Beaucaire ; il y a un grand bijoutier de Paris... tu sais... M. Joannès, qui vient tous les ans et qui est si riche...

LA CARCONTE

Eh bien ?...

CADEROUSSE

Eh bien, je vais aller le lui montrer... Dans une heure, je suis de retour...

LA CARCONTE

Va... (Il sort.) Cinquante mille francs !... c'est de l'argent, mais ce n'est pas une fortune !... Cependant, ça nous irait bien dans ce

moment-ci ; nous nous en retournerions à Marseille, je me ferais soigner, et peut-être parviendrais-je à me débarrasser de ces malheureuses fièvres... Oh ! j'ai froid, j'ai froid !... (Elle attise le feu ; on frappe.) Encore un voyageur... Il paraît que c'est le jour... Entrez, entrez !... (Une patrouille de douaniers entre.) Non, ce sont les douaniers.

Scène IV

Les douaniers, la Carconte.

LE CHEF DES DOUANIERS

Bonsoir, la mère, bonsoir...

LA CARCONTE

Bonsoir...

LE CHEF

Voyons, dérangez-vous un petit peu, et donnez-nous une bouteille de votre meilleur pour nous rafraîchir. Nous ne nous informerons pas s'il a payé les droits, soyez tranquille.

LA CARCONTE

Descendre dans la cave, quand je grelotte déjà au coin du feu...

LE CHEF

Voulez-vous que nous y allions nous-mêmes ?

LA CARCONTE

Non, j'y vais...

(Elle descend à la cave.)

LE CHEF, déroulant un papier

Voilà le plan du canal, avec tous les bateaux qui sont dessus... Voyez-vous, c'est celui-ci, le plus près du bord, en droite ligne avec la maison... Cinq de nos hommes remonteront, cinq descendront ; puis, arrivés au bord du canal, à cinq cents pas l'un de l'autre, nous nous rejoindrons... Si les hommes nous échappent, le bateau ne nous échappera pas.

UN DOUANIER

Et de quoi est-il chargé ?

LE CHEF

De rhum et de tabac.

LA CARCONTE

Que disent-ils ?

LE CHEF

Chut ! voici la Carconte... Eh bien, il fait chaud ce soir, madame Caderousse...

LA CARCONTE

Je ne sais pas.

LE CHEF

Est-ce que vous avez du rhum ?

LA CARCONTE

Du rhum ici ! pour quoi faire ?... Ce n'est qu'à la ville qu'on trouve ça.

UN DOUANIER

Si vous aviez seulement un petit morceau de tabac en carotte, gros comme cela...

LA CARCONTE

Je ne fais pas la contrebande.

LE CHEF

Ou donc est Caderousse ?

LA CARCONTE

Il est allé promener.

LE CHEF

De quel côté ?

LA CARCONTE

Je n'en sais rien.

LE DOUANIER

En voilà une qui dément le proverbe...

LE CHEF

Le fait est qu'elle n'est pas causeuse... À votre santé, la mère !

LA CARCONTE

Merci !

Scène V

Les mêmes, Caderousse, entrant.

CADEROUSSE

Femme !...

LA CARCONTE

Ah ! c'est toi...

CADEROUSSE

Oui...

LA CARCONTE

Tu n'as donc pas été à Beaucaire ?

CADEROUSSE

Non, je l'ai rencontré sur la route...

LA CARCONTE

Qui ?

CADEROUSSE

M. Joannès.

LA CARCONTE

Par quel hasard ?

CADEROUSSE

Il allait faire un paiement à Montpellier.

LA CARCONTE

Et le lui as-tu montré ?

CADEROUSSE

Oui.

LA CARCONTE

Eh bien ?

CADEROUSSE

Il est bon.

LA CARCONTE

De sorte qu'il vaut... ?

CADEROUSSE

Cinquante mille francs.

LA CARCONTE

Mon Dieu !

LE CHEF
Hé ! l'ami ?

CADEROUSSE
Me voilà.

LE CHEF
Combien les deux bouteilles ?

CADEROUSSE
Ce que vous voudrez.

LE CHEF
Comment ! ce que nous voudrons ?

CADEROUSSE
Ah ! pardon, je ne sais pas ce que je dis... C'est dix sous.

LA CARCONTE
Gaspard ! Gaspard !

CADEROUSSE
Hein ?

LA CARCONTE
Où est-il ?

CADEROUSSE
Il met son cheval à l'écurie.

LA CARCONTE
Et il a de l'argent sur lui ?

CADEROUSSE
Oui.

LA CARCONTE
Une forte somme ?

CADEROUSSE
Assez pour nous payer tout de suite, à ce qu'il paraît.

LE CHEF
Tiens, voilà tes dix sous... Adieu !

CADEROUSSE
Merci... Approchez, monsieur Joannès, approchez.
(Les douaniers sortent.)

Scène VI

Joannès, Caderousse, la Carconte.

JOANNÈS

Qu'est-ce que ces gens-là ?

CADEROUSSE

Ce sont des douaniers, n'ayez pas peur.

LA CARCONTE

Ah ! monsieur, ce brave homme ne nous a donc pas trompés...
et le diamant est bon ?

CADEROUSSE

Oui, oui, il est bon... et la preuve, c'est que M. Joannès est
prêt à nous en donner cinquante mille francs.

JOANNÈS

C'est-à-dire que j'en ai offert quarante mille francs.

LA CARCONTE

Quarante mille !... Nous ne le donnerons certainement pas
pour ce prix-là... Le voyageur nous a dit qu'il valait cinquante
mille francs, et sans la monture encore.

JOANNÈS

Montrez-le moi, que je le regarde encore une fois... On juge
mal les pierres à première vue.

CADEROUSSE

Tenez...

JOANNÈS

J'ai dit quarante-cinq mille francs, et je ne m'en dédirai pas...
D'ailleurs, c'est juste la somme que j'allais porter à Montpellier,
et que je me trouve avoir sur moi.

CADEROUSSE

Oh ! qu'à cela ne tienne ! je retournerai avec vous à Beaucaire
pour chercher les cinq autres mille francs.

JOANNÈS

Non, cela ne vaut pas davantage... et encore, je suis fâché
d'avoir offert cette somme, attendu qu'il y a dans la pierre un
défaut que je n'avais pas remarqué d'abord.

CADEROUSSE, remettant le diamant dans sa poche
Bon, bon, bon... On le vendra à un autre.

JOANNÈS

Oui, mais un autre ne sera pas si facile que moi ; un autre ne se contentera pas des renseignements que vous m'avez donnés... Il n'est pas naturel qu'un homme comme vous possède un diamant de cinquante mille francs. Il ira prévenir les magistrats ; il faudra retrouver le voyageur... Vous ne savez pas même son nom... et les voyageurs qui donnent des diamants de deux mille louis sont rares... La justice commencera par mettre la main dessus, on vous enverra en prison, et, si vous êtes reconnu innocent, qu'on vous mette dehors après trois ou quatre mois de captivité, la bague pourra s'être égarée au greffe, où l'on vous donnera peut-être une pierre fausse qui vaudra trois francs, au lieu d'un diamant qui en vaut cinquante mille peut-être, mais que, vous en conviendrez, mon brave homme, on court certains risques à acheter.

(Caderousse et sa femme s'interrogent du regard.)

CADEROUSSE

Non, décidément... nous ne sommes pas assez riches pour perdre cinq mille francs.

JOANNÈS

Comme vous voudrez, mon cher ami... Je vous eusse cependant payé en belle monnaie... Voyez !

(Il tire de sa poche une poignée d'or qu'il étale sur la table.)

CADEROUSSE

Qu'en dis-tu, femme ?

LA CARCONTE

Donne, donne... S'il retourne à Beaucaire, il nous dénoncera... Eh ! qui sait si nous pourrons jamais remettre la main sur notre donneur de diamants ?

CADEROUSSE

Eh bien, soit ! prenez le diamant ; mais madame Caderousse veut une chaîne d'or, et moi, je demande une paire de boucles d'argent.

JOANNÈS

Tenez, je suis rond en affaires... voilà ma boîte d'échantillons, prenez ce que vous voudrez. (La Carconte choisit une chaîne, Caderousse une paire de boucles.) J'espère que vous ne vous plaindrez plus ?

CADEROUSSE

Le voyageur avait dit qu'il valait cinquante mille francs.

JOANNÈS, lui prenant le diamant des mains

Allons, allons, donnez donc... Quel homme terrible, morbleu ! je lui compte quarante-cinq mille francs, deux mille cinq cents livres de rente, et il n'est pas encore content !

CADEROUSSE

Et les quarante-cinq mille francs, où sont-ils ? Voyons !...

JOANNÈS

Les voilà.

LA CARCONTE

Attendez que j'allume la lampe ; il n'y fait plus clair, et l'on pourrait se tromper.

JOANNÈS

Oh ! comptez, comptez, la somme en vaut la peine.

LA CARCONTE

Qu'est-ce que c'est que ces papiers-là ?

CADEROUSSE

Des billets de banque... Tu sais bien ce que c'est que des billets de banque ?

LA CARCONTE

J'en ai entendu parler ; mais je n'en ai jamais vu.

JOANNÈS

Eh bien, votre compte y est-il ?

CADEROUSSE

Oui... Donne le portefeuille, Carconte, et cherche un sac... Maintenant, monsieur Joannès, quoique vous nous ayez soulevé une dizaine de mille francs, voulez-vous souper avec nous ?

JOANNÈS

Non... Il se fait tard, et, puisque je ne vais pas à Montpellier,

il faut que je retourne à Beaucaire... Neuf heures, morbleu !...
Adieu, mes petits enfants... et, s'il vous revient encore d'autres
voyageurs avec des bagues... vous comprenez ?...

(Un coup de tonnerre se fait entendre.)

CADEROUSSE

Oh ! oh ! vous allez partir par ce temps-là ?

JOANNÈS

Bah ! je n'ai pas peur du tonnerre.

LA CARCONTE

Et des voleurs ?... La route n'est jamais bien sûre, monsieur
Joannès...

JOANNÈS, tirant de sa poche
une paire de pistolets

Quant aux voleurs, voilà pour eux : des chiens qui aboient et
qui mordent en même temps... C'est pour les deux premiers qui
auront envie de votre diamant, père Caderousse.

(La Carconte et Caderousse échantent un regard.)

CADEROUSSE

Alors, bon voyage !

JOANNÈS

Merci. (Il ouvre la porte ; éclairs, vent, pluie.) Nous allons avoir
un joli petit temps... Et deux lieues à faire par ce temps-là !...

CADEROUSSE

Restez, vous coucherez ici.

LA CARCONTE

Oui, restez... Nous aurons bien soin de vous.

JOANNÈS

Non pas, il faut que je retourne ce soir à Beaucaire... Adieu !...
Il ne fait ni ciel ni terre, ma parole d'honneur !

CADEROUSSE

Votre cheval est là ?

JOANNÈS

Oui... Faut-il prendre à gauche ? faut-il prendre à droite ?

CADEROUSSE

À droite... Il n'y a pas à se tromper, la route est bordée d'ar-

bres de chaque côté.

JOANNÈS, déjà loin

Bon !

Scène VII

Caderousse, la Carconte.

LA CARCONTE

Ferme donc la porte... Je n'aime pas les portes ouvertes quand il tonne.

CADEROUSSE, fermant la porte à double tour

Et quand il y a de l'argent à la maison, n'est-ce pas ?

(Il revient près de sa femme.)

LA CARCONTE

Pourquoi donc lui as-tu offert de coucher ici ?

CADEROUSSE, tressaillant

Moi ?... Mais pour... pour qu'il n'ait pas la peine de retourner à Beaucaire.

LA CARCONTE

Je croyais que c'était pour autre chose.

CADEROUSSE

Femme ! femme ! as-tu de pareilles idées ? et pourquoi, les ayant, ne les gardes-tu pas pour toi ?

LA CARCONTE

C'est égal, tu n'es pas un homme.

CADEROUSSE

Comment cela ?

LA CARCONTE

Si tu avais été un homme, il ne serait pas sorti d'ici.

CADEROUSSE

Femme !...

LA CARCONTE

La route fait un coude... et il est obligé de suivre la route... tandis que, pour quelqu'un qui connaît le pays...

CADEROUSSE

Eh bien ?...

LA CARCONTE

Il y a, le long du canal, un chemin qui raccourcit...

CADEROUSSE

Femme, tu offenses le bon Dieu... Tiens, écoute !...
(Coup de tonnerre. Silence d'un instant. On frappe à la porte.)

LA CARCONTE

On a frappé !...

CADEROUSSE, la main sur l'or et les billets

Qui est là ?...

JOANNÈS

Moi !...

CADEROUSSE

Qui, vous ?...

JOANNÈS

Pardieu ! Joannès, le bijoutier.

LA CARCONTE

Eh bien, que disais-tu donc ? Le voilà qui revient !

JOANNÈS

Ouvrez donc vite !

CADEROUSSE, tombant sur sa chaise

Oh ! Seigneur !...

LA CARCONTE, allant à la porte

Voilà ! voilà !... Entrez donc, cher monsieur Joannès.

Scène VIII

Joannès, Caderousse, la Carconte.

JOANNÈS

Ma foi, il paraît que le diable ne veut pas que je retourne à Beaucaire ce soir... Les plus courtes folies sont les meilleures, mon cher monsieur Caderousse... Vous m'avez offert l'hospitalité, je l'accepte, et je reviens pour coucher chez vous.

LA CARCONTE

Et vous faites bien, monsieur.

JOANNÈS

Est-ce que vous avez des voyageurs dans votre auberge ?

CADEROUSSE

Non... Nous ne donnons pas à coucher ; nous sommes trop près de la ville, et personne ne s'arrête chez nous.

JOANNÈS

Alors, je vais vous gêner horriblement.

LA CARCONTE

Nous gêner, nous ?... Pas le moins du monde, je vous jure.

JOANNÈS

Voyons, où me mettez-vous ?

LA CARCONTE

Dans la chambre là-haut.

JOANNÈS

Mais c'est votre chambre ?

LA CARCONTE

Oh ! n'importe... Nous avons un second lit dans la chambre à côté de celle-ci.

CARDEROUSSE

Femme !...

LA CARCONTE

Tais-toi !

JOANNÈS

Alors, c'est bien.

LA CARCONTE, qui a mis le couvert
pendant ce temps

Là !... quand vous voudrez souper, tout est prêt.

JOANNÈS

Et vous ?

CADEROUSSE, enfermant son or
et ses billets dans une armoire

Moi, je ne souperai pas.

LA CARCONTE

Nous avons dîné très-tard.

JOANNÈS

Alors, je vais souper seul.

LA CARCONTE

Oui, nous vous servirons. (On entend la pluie et le tonnerre.)
Voyez-vous !... Vous avez bien fait de revenir, monsieur Joannès.

JOANNÈS

Ce qui n'empêche pas que, si l'orage s'apaise, je me mettrai
en route.

CADEROUSSE

Oh ! c'est le mistral ! c'est le mistral !... Nous en avons pour
jusqu'à demain.

JOANNÈS

Ma foi, tant pis pour ceux qui sont dehors !

LA CARCONTE

Oui, ils passeront une mauvaise nuit... et ce ne sera pas com-
me vous, monsieur Joannès... Vous n'aurez pas une chambre
élégante ni un bon lit ; mais vous serez à couvert, au moins, et
vous aurez des draps blancs.

CADEROUSSE

Cependant...

JOANNÈS

Quoi ?

CADEROUSSE, allant à la porte

Je crois que l'ouragan se calme, monsieur.

(Ouragan.)

LA CARCONTE

Es-tu fou ? Tiens...

(La porte, brisée par le vent, s'ouvre avec violence.)

JOANNÈS

Allons ! allons ! je vois bien qu'il faut en prendre son parti !...
Vous dites donc, la mère, que ma chambre... ?

LA CARCONTE

Est prête ; prenez l'escalier, cette lampe...

JOANNÈS

Et vous ?

LA CARCONTE

Oh ! nous, nous en allumerons une autre.

JOANNÈS

Allons, bonsoir !

CADEROUSSE

Cependant, monsieur Joannès...

LA CARCONTE

Te tairas-tu, malheureux !

JOANNÈS

Quoi ?

LA CARCONTE

Rien... Bonne nuit, monsieur Joannès, bonne nuit !

CADEROUSSE, tombant sur la pierre,
dans l'intérieur de la cheminée

Ah !

Scène IX

Caderousse, la Carconte.

LA CARCONTE, allant à Caderousse

Eh bien ?

CADEROUSSE

Quoi ?

LA CARCONTE

Il est là !

CADEROUSSE

Je le sais ; ce n'est pas moi qui l'ai attiré, Dieu merci !

LA CARCONTE

Imbécile ! Quarante-cinq mille francs que nous avons et le diamant qu'il a font quatre-vingt-quinze mille francs... En voilà une fortune, à la bonne heure !

CADEROUSSE

Femme, femme, ne me tente pas !

LA CARCONTE

Oh ! tu as peur ?...

CADEROUSSE

Tais-toi, que je te dis, tais-toi !... ce n'est pas la peur.

LA CARCONTE

Qu'est-ce que c'est donc, alors ?... Personne ne l'a vu entrer ici ?

CADEROUSSE

Mais tu es donc le démon ?

LA CARCONTE

Personne ne l'en verra sortir... On l'entertera dans la cave, on le jettera dans le canal ; nous laisserons vendre nos meubles comme si nous n'avions pas le sou, et nous nous en irons tranquillement avec cinq mille livres de rente dans notre poche.

CADEROUSSE

Ah ! tu ne trembles donc plus la fièvre, maintenant ?

LA CARCONTE

Non ; il me semble que je suis guérie.

(Elle va détacher un couteau.)

CADEROUSSE

Que fais-tu ?

LA CARCONTE

Je croyais que c'était décidé !

CADEROUSSE

Il a ses pistolets.

LA CARCONTE

Ah bah ! est-ce qu'on y voit clair la nuit ?... Et puis il dort déjà.

JOANNÈS, de sa chambre

Bonsoir, père Caderousse !... bonsoir, mère Madeleine !...

LA CARCONTE

Il éteint sa lampe, vois-tu ?

CADEROUSSE

Mais nous n'y verrons pas non plus, nous.

LA CARCONTE

Avec cela que nous ne connaissons pas la chambre !

CADEROUSSE

Mon Dieu ! mon Dieu !...

LA CARCONTE

Quand on pense que ça se vante d'être un homme !

CADEROUSSE, saisissant une hache

Eh bien, puisque tu le veux...

LA CARCONTE

Allons donc !

(Ils montent, sur une musique sourde, ouvrent la porte ; on entend un cri, le bruit d'une lutte, un coup de pistolet ; la Carconte reparaît sanglante et tombe sur l'escalier.)

BERTUCCIO, poussant la porte du réduit

Mon Dieu ! que se passe-t-il donc ici ?

ACTE TROISIÈME
TROISIÈME TABLEAU

Chez M. de Baviile.

Scène première
De Baviile, Julie, puis un domestique.

DE BAVILLE

Eh bien, mademoiselle, dites à M. Morel que je l'attends.

JULIE

Merci, monsieur, au nom de mon père.

LE DOMESTIQUE

Monsieur, il y a là cet Anglais, l'envoyé de la maison Thompson et French.

DE BAVILLE

Faites entrer.

LE DOMESTIQUE

Entrez, monsieur.

Scène II
Les mêmes, un commis.

Sur la porte, Julie et le commis se rencontrent.

LE COMMIS

Pardon, mademoiselle.

(Il se range ; Julie sort. Le commis la suit des yeux.)

DE BAVILLE

Puis-je savoir, monsieur, ce qui me procure l'honneur de votre visite ?

LE COMMIS

Monsieur, je suis le premier commis de la maison Thompson et French, de Rome ; nous sommes depuis dix ans en relations avec la maison Morel et fils, de Marseille ; nous avons une centaine de mille francs engagés dans ces relations, et, comme nous avons appris là-bas que la maison menaçait ruine, j'arrive tout

expès de Rome pour vous demander des renseignements.

DE BAVILLE

Hélas ! monsieur, vos craintes ne sont que trop bien fondées, et vous voyez en moi un homme désespéré ! J'avais deux cent mille francs placés dans la maison Morel ; ces deux cent mille francs étaient la dot de ma fille, que je comptais marier dans quinze jours. Ils étaient remboursables, cent mille francs le 15 de ce mois-ci, cent mille francs le 15 du mois prochain. J'avais donné avis à M. Morel de mon désir que ce remboursement se fît avec exactitude, et voilà qu'il vient de m'envoyer sa fille, que vous avez vue, pour me demander un rendez-vous... Or, j'ai bien peur...

LE COMMIS

Que cela ne ressemble à un atermolement ?

DE BAVILLE

Mieux que cela, à une banqueroute.

LE COMMIS

Ainsi, monsieur, cette créance vous inspire des craintes ?

DE BAVILLE

C'est-à-dire que je la regarde comme perdue.

LE COMMIS

Oh !... un marché, monsieur...

DE BAVILLE

Lequel ?

LE COMMIS

Je vous l'achète, moi.

DE BAVILLE

Que m'achetez-vous ?

LE COMMIS

Cette créance.

DE BAVILLE

Vous ?

LE COMMIS

Oui, moi !

DE BAVILLE

Mais à un rabais énorme, sans doute ?

LE COMMIS

Oh ! notre maison ne fait pas ces sortes d'affaires. Moyennant deux cent mille francs.

DE BAVILLE

Et vous payez ?...

LE COMMIS

Comptant... (Il tire une liasse de billets de banque.) Eh bien, monsieur ?...

DE BAVILLE, après un instant d'hésitation

Monsieur, mon devoir d'honnête homme m'oblige à vous dire que vous n'aurez pas vingt pour cent de cette créance.

LE COMMIS

Cela ne me regarde pas, monsieur ; cela regarde la maison Thompson et French, au nom de laquelle j'agis. Peut-être a-t-elle intérêt à hâter la ruine d'une maison rivale. Mais, pour moi, je suis prêt à vous compter cette somme, moyennant un transport...

DE BAVILLE

Soit, monsieur ; c'est trop juste... Maintenant, veuillez me dire quel est le droit de commission que vous désirez. Ordinairement, nous payons un et demi. Voulez-vous deux ? voulez-vous trois ? voulez-vous cinq ?

LE COMMIS

Je désire autre chose.

DE BAVILLE

Parlez, monsieur, je vous écoute.

LE COMMIS

Vous êtes inspecteur des prisons ?

DE BAVILLE

Depuis plus de quinze ans...

LE COMMIS

Vous tenez des registres ?

DE BAVILLE

D'entrée et de sortie, sans doute.

LE COMMIS

Et, dans ces registres, il y a des notes ?

DE BAVILLE

Des notes relatives aux prisonniers.... Oui, chacun a son dossier.

LE COMMIS

Eh bien, monsieur, j'ai beaucoup connu, en Angleterre, un abbé qui a disparu tout à coup, en 1811... J'ai appris qu'il avait été détenu au château d'If, et je voudrais avoir quelques détails...

DE BAVILLE

Comment le nommiez-vous ?

LE COMMIS

Faria...

DE BAVILLE

Oh ! je me le rappelle parfaitement : il était fou.

LE COMMIS

On disait cela.

DE BAVILLE

Oh ! il l'était bien réellement.

LE COMMIS

C'est possible !... Quelle était sa folie ?

DE BAVILLE

Il prétendait avoir connaissance d'un immense trésor, et promettait des sommes fabuleuses au gouvernement, si on voulait le mettre en liberté.

LE COMMIS

Et il est mort ?...

DE BAVILLE

Oui, monsieur, il y a six mois, en février dernier...

LE COMMIS

Vous avez une heureuse mémoire, monsieur, pour vous rappeler ainsi les dates.

DE BAVILLE

Je me rappelle celle-ci parce que la mort du pauvre diable fut accompagnée d'une circonstance singulière.

LE COMMIS

Peut-on connaître cette circonstance ?

DE BAVILLE

Oh ! mon Dieu, oui, monsieur. Son cachot était éloigné d'une quarantaine de pieds, à peu près, de celui d'un ancien agent bonapartiste, d'un des hommes qui avaient le plus contribué au retour de l'empereur, en 1815 ; homme très-résolu, très-dangereux...

LE COMMIS

Ah ! vraiment !... très-résolu et très-dangereux ?

DE BAVILLE

Oh ! il y a sur lui, dans son dossier, des notes terribles !...

LE COMMIS

Mais de qui ces notes ?

DE BAVILLE

De celui qui a instruit l'affaire.

LE COMMIS

Et cet homme qui a instruit l'affaire ?

DE BAVILLE

M. de Villefort.

LE COMMIS

Oh ! ce pauvre M. de Villefort, qui a été tué, assassiné ?...

DE BAVILLE

Tué !... assassiné !...

LE COMMIS

Oui... et qui est mort.

DE BAVILLE

Mort ?... Eh ! monsieur, qui vous a fait cette histoire ?... M. de Villefort est vivant comme vous et moi.

LE COMMIS

Vivant ?

DE BAVILLE

Oui.

LE COMMIS

Vous en êtes sûr ?

DE BAVILLE

Grâce au ciel ! Et la preuve, c'est qu'il m'a écrit il n'y a pas huit jours.

LE COMMIS

Grâce au ciel ! vous avez raison... Mais, pour revenir au prisonnier, puisqu'il avait si efficacement contribué au retour de l'usurpateur, comment, après ce retour... ?

DE BAVILLE

Oui, vous voulez savoir comment il se fait que, pendant les Cent-Jours, il soit demeuré en prison ?... Oh ! quant à cela, monsieur, le pauvre diable jouait de malheur. Imaginez-vous que M. Morel, son patron, avait fait pour lui toutes les démarches inimaginables, jusqu'à adresser une pétition à l'empereur ; mais cette pétition a été retardée on ne sait comment, et n'est arrivée à Paris qu'après Waterloo, de sorte que, tombant entre les mains des Bourbons, au lieu de tomber dans les mains de Bonaparte, elle a perdu Dantès, quand elle eût dû le sauver.

LE COMMIS

En effet, c'était une fatalité. Mais vous, monsieur, comme inspecteur, vous avez connu ce prisonnier ?

DE BAVILLE

Oui, oui ; j'ai eu l'occasion de voir moi-même cet homme en 1818 ou 1819. On ne descendait dans son cachot qu'avec un piquet de soldats... Cet homme m'a fait une profonde impression, et je n'oublierai jamais son visage.

LE COMMIS, souriant

Vous ne l'oublierez jamais ?...

DE BAVILLE

Jamais, monsieur !

LE COMMIS

Et comment s'appelait ce dangereux conspirateur ?

DE BAVILLE

Edmond Dantès.

LE COMMIS

De sorte que cet Edmond Dantès... ?

DE BAVILLE

S'était procuré des outils, ou en avait fabriqué, car on trouva un couloir à l'aide duquel les prisonniers communiquaient.

LE COMMIS

Pour l'évasion ?...

DE BAVILLE

Justement ; mais, par malheur pour les prisonniers, Faria fut frappé d'une attaque de catalepsie et mourut.

LE COMMIS

Je comprends... Alors, la fuite n'était plus possible ?

DE BAVILLE

Pour le mort, oui, mais non pour le vivant. Imaginez-vous, au contraire, que cet enragé Dantès y vit un moyen de hâter sa fuite... Il pensait sans doute que les prisonniers morts au château d'If étaient enterrés dans un cimetière ordinaire. Il transporta le défunt dans sa chambre, le coucha dans son lit, prit sa place dans le sac, et attendit.

LE COMMIS

C'était un moyen hasardeux !...

DE BAVILLE

Oh ! je vous ai dit que c'était un homme fort résolu, et qui, heureusement, a débarrassé lui-même le gouvernement des craintes qu'on avait à son sujet.

LE COMMIS

Comment cela ?

DE BAVILLE

Vous ne comprenez pas ?

LE COMMIS

Non, j'ai l'entendement difficile.

DE BAVILLE

Le château d'If n'a pas de cimetière : on jette tout simplement les morts à la mer, après leur avoir attaché aux pieds un boulet de trente-six.

LE COMMIS

Eh bien ?

DE BAVILLE

Eh bien, on lui attachait un boulet de trente-six aux pieds, et on le jeta à la mer.

LE COMMIS

En vérité !

DE BAVILLE

Vous comprenez quel dut être l'étonnement du fugitif, lorsqu'il se sentit précipiter du haut en bas des rochers... J'eusse voulu voir sa figure en ce moment-là...

LE COMMIS

C'eût été difficile.

DE BAVILLE

N'importe, je me le représente.

LE COMMIS

Et moi aussi !... De sorte qu'il fut noyé ?

DE BAVILLE

Bel et bien !... Et, du même coup, le gouverneur du château d'If fut débarrassé du furieux et du fou.

LE COMMIS

Mais cet événement a été constaté ?

DE BAVILLE

Sans doute, par un acte mortuaire. Vous comprenez que les parents ou les amis de ce Dantès pouvaient avoir intérêt à s'assurer s'il était mort ou vivant.

LE COMMIS

De sorte qu'aujourd'hui, amis et parents... ?

DE BAVILLE

Peuvent être tranquilles ; il est mort et bien mort, et on leur délivrera attestation de cette mort quand ils voudront.

LE COMMIS

Mais les registres ?...

DE BAVILLE

Ah ! oui, c'est vrai. Vous dites donc, monsieur, que vous désirez voir ce qui avait rapport à ce pauvre abbé, qui était la douceur même ?

LE COMMIS

Cela me fera plaisir.

DE BAVILLE

Tenez, monsieur, voici le carton ; mais, comme vous n'avez point qualité pour examiner ces registres, et que je fais en votre faveur une concession que je ne devrais pas faire, passez dans mon cabinet.

LE COMMIS

Et le dossier de ce Dantès était aussi... ?

DE BAVILLE

Oui, monsieur, ils sont ensemble...

LE COMMIS

Eh bien, pendant ce temps...

DE BAVILLE

Je prépare le transport, soyez tranquille.

Scène III

De Baviille, puis un valet.

DE BAVILLE, écrivant

« Ce jourd'hui, 5 juin 1829, j'ai, par ces présentes, cédé et transporté... » Quel diable d'intérêt la maison Thompson et French peut-elle avoir à m'acheter cette créance ?... Ma foi, n'importe, la chose ne me regarde pas, et, pourvu que je rentre dans mes deux cent mille francs...

LE VALET

M. Morel...

DE BAVILLE

Il arrive bien ; faites entrer.

LE VALET

Entrez, monsieur.

Scène IV

De Baviille, Morel, puis le commis.

DE BAVILLE

Ah ! c'est vous, mon cher monsieur Morel... Bonjour, bon-

jour !... Et votre fils, M. Maximilien, est-il toujours en garnison à Nîmes ?

MOREL

Oui, monsieur, toujours. J'ai eu l'honneur de vous faire demander un entretien...

DE BAVILLE

Oui, par mademoiselle votre fille ; une charmante enfant... Eh bien, quand la marions-nous à M. Emmanuel ?

MOREL

Hélas ! monsieur, l'homme propose et Dieu dispose...

DE BAVILLE

Vous ne me paraissez pas gai, cher monsieur Morel ?...

MOREL

Monsieur, je venais vous parler de ce remboursement de cent mille francs, que j'avais à vous faire le 15 courant...

DE BAVILLE

Mon cher monsieur Morel, ce n'est plus à moi que vous avez affaire.

MOREL

Comment cela ?

DE BAVILLE

J'ai cédé ma créance.

MOREL

Vous avez cédé votre créance !... Et à qui, mon Dieu ?

LE COMMIS, rentrant

À moi, monsieur...

MOREL

À vous ?

DE BAVILLE

Vous comprenez... C'est donc à monsieur seulement que vous avez affaire... Ainsi, si vous avez quelque chose à demander... votre très-humble, monsieur Morel... cela ne me regarde plus. (Au commis.) Voici le transport...

LE COMMIS

Voici vingt billets de banque de cinq mille francs chacun...

C'était votre compte ?

DE BAVILLE

Oui, monsieur.

(Il sort.)

Scène V

Morel, le commis.

MOREL

Pardon, monsieur, mais qui êtes-vous ?

LE COMMIS

Je suis le premier commis de la maison Thompson et French, de Rome, pour vous servir, monsieur.

MOREL

J'apprends, monsieur, et par vous et par M. de Baviile, une nouvelle étrange et qui ne peut d'ailleurs que m'être agréable, d'après les relations que j'ai toujours eues avec la maison à laquelle vous appartenez.

LE COMMIS

Oui, monsieur, voici le fait : la maison Thompson et French a, dans le courant de ce mois-ci et du mois prochain, trois ou quatre cent mille francs à payer en France ; or, connaissant votre rigoureuse exactitude, elle a réuni tout le papier portant votre signature qu'elle a pu trouver, et elle m'a chargé, au fur et à mesure des échéances, d'en toucher les fonds chez vous, et d'en faire emploi.

MOREL, avec un soupir

Ainsi, monsieur, vous avez des traites signées par moi ?...

LE COMMIS

Pour une somme assez considérable...

MOREL

Pour quelle somme ?

LE COMMIS

Mais voici d'abord un transport de deux cent mille francs fait à notre maison par M. de Baviile, qui, je crois, a dû tout à l'heure vous prévenir lui-même de ce transport... Reconnaissez-vous lui

devoir cette somme ?

MOREL

Certainement !

LE COMMIS

Puis voilà trente-deux mille cinq cents francs, fin courant ; ce sont des traites signées de vous et passées à notre ordre par des tiers porteurs... Est-ce bien votre signature ?

MOREL

Je la reconnais... Est-ce tout, monsieur ?

LE COMMIS

Non, j'ai encore, pour la fin du mois, ces valeurs-ci, que m'ont passées la maison Pascal et la maison Turner et Wild, de Marseille... Cinquante ou cinquante-cinq mille francs.

MOREL

Eh bien, monsieur ?...

LE COMMIS

Eh bien, monsieur, je ne vous cacherai pas que, tout en faisant la part de votre probité sans reproche, le bruit public de Marseille... pardon si je vous dis cela... est que vous n'êtes pas en mesure de faire face à vos affaires.

MOREL

Monsieur, jusqu'à présent, et voilà bientôt vingt-quatre ans que j'ai reçu la maison de mon père, qui lui-même l'avait gérée pendant trente-cinq, pas un billet signé Morel et fils n'a été présenté à la caisse sans être payé.

LE COMMIS

Oui, je sais cela, monsieur ; mais parlez-moi franchement, loyalement... payerez-vous ceux-ci avec la même exactitude ?

MOREL

Aux questions posées avec franchise, il faut une réponse franche... Oui, monsieur, je payerai, si mon bâtiment arrive à bon port ; car son arrivée me rendra le crédit que des accidents successifs m'ont ôté ; mais, si, par malheur, *le Pharaon*, cette dernière ressource sur laquelle je compte, vient à me manquer...

LE COMMIS

Eh bien ?...

MOREL

Eh bien, monsieur, c'est cruel à dire ! mais, déjà habitué au malheur, il faut que je m'habitue à la honte... Eh bien, je crois que je serai forcé de suspendre mes paiements...

LE COMMIS

N'avez-vous donc point d'amis qui puissent vous aider, dans cette circonstance ?

MOREL

Dans les affaires, monsieur, on n'a point d'amis, on n'a que des correspondants...

LE COMMIS

Ainsi, vous n'avez qu'une seule espérance ?

MOREL

Une seule...

LE COMMIS

La dernière ?...

MOREL

La dernière...

LE COMMIS

De sorte que, si cette espérance vous fait défaut... ?

MOREL

Je suis perdu, monsieur ! complètement perdu !...

LE COMMIS

Comme je passais sur la Cannebière, un navire entrait dans le port.

MOREL

Je le sais.

LE COMMIS

Et ce n'est pas le vôtre ?

MOREL

Non ; c'est un navire bordelais, *la Gironde*... Il vient de l'Inde aussi, mais ce n'est pas le mien.

LE COMMIS

Peut-être a-t-il eu connaissance du *Pharaon* et vous apporte-t-il quelque nouvelle...

MOREL

Faut-il que je vous le dise, monsieur ? Je crains presque autant d'apprendre des nouvelles de mon trois-mâts que de rester dans l'incertitude... (D'une voix triste.) Ce retard n'est pas naturel, monsieur... *Le Pharaon* est parti de Calcutta le 5 février ; depuis plus d'un mois, il devrait être ici...

LE COMMIS

Qu'est cela, et que veut dire ce bruit ?

MOREL

Oh ! mon Dieu, qu'y a-t-il encore ?

JULIE, en dehors

Mon père ! où est mon père ?...

MOREL

C'est ma fille... Que vient-elle faire ici ?

Scène VI

Les mêmes, Julie, puis Pénélon, Emmanuel, matelots.

JULIE, entrant et se jetant aux pieds
de Morel, tombé dans un fauteuil

Mon père, mon père, pardonnez-moi d'être la messagère d'une mauvaise nouvelle !...

MOREL, joignant les mains

Seigneur ! Seigneur !...

JULIE

Du courage, mon père ! du courage !...

MOREL

Ainsi *le Pharaon* a péri ?...

JULIE

Oui, mon père...

MOREL

Et l'équipage ?

JULIE

Sauvé...

MOREL, se levant, les mains au ciel

Merci, mon Dieu ! Au moins, vous ne frappez que moi. (Pénélon passe sa tête par la porte.) Entrez, mes enfants, car je présume que vous êtes tous à la porte...

PÉNÉLON

Oui, monsieur Morel, nous voilà.

EMMANUEL

Entrez, mes amis...

MOREL

Comment cela est-il donc arrivé, mon Dieu ?...

EMMANUEL

Avancez, Pénélon, et racontez l'événement.

PÉNÉLON

Bonjour, monsieur Morel... Eh bien, vous voyez...

MOREL

Où est le capitaine ?

PÉNÉLON

Resté malade à Palma ; mais ce ne sera rien, il faut l'espérer, et, l'un de ces matins, vous le verrez arriver aussi bien portant que vous et moi...

MOREL

C'est bien, Pénélon. Parle maintenant, mon ami.

PÉNÉLON

Pour lors, monsieur Morel, nous étions donc quelque chose comme cela entre le cap Blanc et le cap Moyador, marchant avec une jolie brise sud-sud-est, quand le capitaine s'approche de moi... il faut vous dire que j'étais à la barre... et me dit : « Pénélon, que penses-tu de ces nuages qui montent là-bas à l'horizon ? — Ce que j'en pense, c'est qu'ils montent plus vite qu'ils n'en ont le droit, et qu'ils sont plus noirs qu'il ne convient à de braves nuages qui n'auraient que de bonnes intentions... — C'est mon avis aussi, dit le capitaine ; mais je vais un peu les attraper... Holà ! hé ! range à serrer le cacatois et à haler bas le clinfoc !...

Bon ! dit le capitaine, nous avons encore trop de toile... Range à carguer la grande voile !... » Cinq minutes après, la grande voile était carguée et nous marchions avec la misaine, les huniers et les perroquets.

LE COMMIS

C'était encore trop dans ces parages-là... J'aurais pris quatre ris, et je me serais débarrassé de la misaine.

PÉNÉLON

Nous fîmes mieux que cela, monsieur : nous amenâmes les huniers, nous carguâmes la brigantine et nous mîmes la barre au vent pour courir devant la tempête... Cinq minutes après, nous nous en allions à sec de voiles...

LE COMMIS

J'ai vu votre *Pharaon* dans le port de Civita-Vecchia. Le bâtiment était bien vieux pour risquer cela...

PÉNÉLON

Pour un Anglais, dites donc, les autres, il connaît son affaire. Eh bien, monsieur l'Anglais, vous avez raison... Au bout de quelques heures, nous étions ballottés que le diable en aurait pris les armes... Il se déclare une voie d'eau ; en vingt-quatre heures, nous en avons cinq pieds... Or, quand un bâtiment a cinq pieds d'eau dans le ventre, voyez-vous, demandez à monsieur, qui a l'air de s'y connaître, il peut bien passer pour hydropique. « Allons, dit le capitaine, assez comme cela, mes enfants ; nous avons fait tout ce que nous avons pu pour sauver le bâtiment ; maintenant, tâchons de sauver les hommes... À la chaloupe, enfants, et plus vite que ça !... » En un tour de main, la chaloupe est à la mer. Le capitaine y descendit le dernier, ou plutôt, non, il n'y descendit pas, c'est moi qui le pris à bras-le-corps et qui le jetai aux camarades ; après quoi, je sautai à mon tour... Il était temps... Comme je venais de sauter, le pont creva avec un bruit qu'on aurait dit la bordée d'un vaisseau de quarante-huit. Dix minutes après, il plongea de l'avant, puis de l'arrière, puis il se mit à tourner sur lui-même comme un chien qui court après sa

queue... et puis bonsoir, la compagnie ! Brrrou ! il n'y avait plus de *Pharaon* ! Voilà comment ça s'est passé, monsieur Morel ; parole d'honneur, en vérité de Dieu, foi de marin !... N'est-ce pas, vous autres ?

MOREL

Mais vous, mes enfants ?...

PÉNÉLON

Oh ! nous... nous sommes restés trois jours sans boire ni manger, si bien que nous parlions déjà de tirer au sort pour savoir quel serait celui qui alimenterait les autres, quand nous aperçûmes *la Gironde*. Nous lui fîmes des signaux, elle nous vit, mit le cap sur nous et nous recueillit...

MOREL

Bien, mes amis, vous êtes de braves gens, et je savais d'avance que, dans le malheur qui me frappe, il n'y a pas d'autre coupable que ma destinée... C'est la volonté de Dieu et non la faute des hommes... Maintenant, combien vous est-il dû de solde ?

PÉNÉLON

Oh ! ne parlons pas de cela, monsieur Morel.

MOREL

Au contraire, parlons-en, mes amis.

PÉNÉLON

Eh bien, on nous doit trois mois...

MOREL

Emmanuel, vous payerez deux cents francs à chacun de ces braves gens... À une autre époque, j'aurais ajouté à ces deux cents francs deux cents autres francs de gratification ; mais les temps sont malheureux, mes amis, et le peu d'argent qui me reste ne m'appartient plus ; excusez-moi donc et ne m'en aimez pas moins pour cela...

PÉNÉLON, après avoir consulté ses camarades

Pour ce qui est de l'argent, monsieur Morel...

MOREL

Eh bien ?

PÉNÉLON

Eh bien, monsieur, les camarades disent que, pour le moment, ils auront assez de cinquante francs, et qu'ils attendront pour le reste.

MOREL

Merci, merci, mes amis... Vous êtes tous de braves cœurs ! mais prenez, et, si vous trouvez un bon service, entrez-y... Vous êtes libres.

PÉNÉLON

Comment ! monsieur Morel, vous nous renvoyez ?... Vous êtes donc mécontent de nous ?

MOREL

Non, mes enfants, tout au contraire... Mais, n'ayant plus de bâtiments, je n'ai plus besoin de matelots.

PÉNÉLON

Comment, vous n'avez plus de bâtiments ?... Vous en ferez bâtir d'autres, nous attendrons... Dieu merci, nous savons ce que c'est que de bourlinguer.

MOREL

Mais je n'ai plus d'argent pour faire construire des bâtiments... Mes amis, je ne puis accepter.

PÉNÉLON

Eh bien, si vous n'avez plus d'argent, il ne faut pas nous payer alors... Nous ferons comme a fait ce pauvre *Pharaon*, nous courrons à sec, voilà tout.

MOREL

Assez, assez, mes amis... Emmanuel, emmenez ces braves gens... J'étouffe !... Allez, mes amis, allez ! nous nous retrouvons dans des temps meilleurs...

PÉNÉLON

Au moins, c'est au revoir, n'est-ce pas, monsieur Morel ?

MOREL

Oui, oui, je l'espère... Allez, allez !... Laisse-moi aussi, ma Julie ; j'ai à causer avec monsieur.

Scène VII
Morel, le commis.

MOREL

Eh bien, monsieur, vous avez tout vu, tout entendu... Je n'ai plus rien à vous apprendre.

LE COMMIS

J'ai vu, monsieur, qu'il vous était arrivé un malheur immérité, et cela m'a affermi dans le désir que j'avais déjà de vous être agréable.

MOREL

Oh ! monsieur !...

LE COMMIS

Voyons, je suis un de vos principaux créanciers, n'est-ce pas ?

MOREL

Vous êtes, du moins, celui qui possède des valeurs à la plus courte échéance.

LE COMMIS

Vous désirez un délai pour me payer ?

MOREL

Un délai pourrait me sauver l'honneur, et, par conséquent, la vie.

LE COMMIS

Quel temps demandez-vous ?

MOREL

Deux mois.

LE COMMIS

Je vous en donne trois.

MOREL

Et vous croyez que la maison Thompson et French...

LE COMMIS

Soyez tranquille, monsieur, je prends tout sur moi. Nous sommes aujourd'hui le 5 juin...

MOREL

Oui.

LE COMMIS

Eh bien, faites-moi une seule traite de deux cent quatre-vingt-sept mille francs, au 5 septembre ; et, le 5 septembre, à onze heures du matin, je me présenterai chez vous...

(Il déchire les billets.)

MOREL

Monsieur...

LE COMMIS

Eh bien ?

MOREL

Que faites-vous ?

LE COMMIS

Je n'ai plus besoin de toutes ces paperasses, puisque vous allez me donner une seule traite.

MOREL

Mais vous ne l'avez pas encore...

LE COMMIS

J'ai mieux que cela, monsieur, j'ai votre parole.

MOREL

Voici la traite, monsieur.

LE COMMIS

Le 5 septembre, à onze heures...

MOREL

Je vous attendrai... et, le 5 septembre, vous serez payé, ou je serai mort.

Scène VIII

De Baville, le commis, un laquais.

DE BAVILLE

Eh bien, monsieur ?...

LE COMMIS

Eh bien, monsieur, vous aviez dit vrai, ce pauvre M. Morel est vraiment dans une situation malheureuse.

DE BAVILLE

Et cela change-t-il quelque chose à vos dispositions ?

LE COMMIS

Non, monsieur ; c'était toujours la même chose.

UN LAQUAIS

Monsieur peut-il recevoir en ce moment ?

DE BAVILLE

C'est selon... Qui demande à être reçu ?

LE LAQUAIS

Un voyageur qui arrive en chaise de poste, et qui se prétend ami de monsieur.

DE BAVILLE

A-t-il dit son nom ?

LE LAQUAIS

Il a remis sa carte.

DE BAVILLE

Donnez... (Il lit.) M. de Villefort... Faites entrer...

(Le laquais sort.)

LE COMMIS, à part

Villefort !... Villefort, à Nîmes !... Bertuccio, son assassin, dans les prisons de Nîmes !... Oh ! raison de plus pour voir ce Bertuccio !

DE BAVILLE

Eh ! justement, c'est l'homme dont nous parlions tout à l'heure et que vous disiez mort... Voulez-vous que je vous présente à lui ?

LE COMMIS

Oh ! oui, volontiers ; je désire voir moi-même qu'il était bien vivant.

Scène IX

Les mêmes, Villefort.

VILLEFORT

Bonjour, mon cher de Bavière !

DE BAVILLE

Bonjour, mon cher monsieur de Villefort ! (Montrant le commis.) M. le représentant de la maison Thompson et French, de

Rome... (Au commis.) Vous voyez, monsieur, l'un des hommes les plus éloquents, les plus probes, les plus intègres de notre époque.

LE COMMIS

Je suis charmé de connaître l'homme le plus éloquent, le plus probe, le plus intègre de notre époque ; mais je ne puis pas demeurer plus longtemps aujourd'hui... Plus tard, j'aurai le bonheur de rencontrer monsieur... Plus tard !

(Il sort.)

Scène X

De Baviille, Villefort.

VILLEFORT, à part

En vérité, ces Anglais sont d'une politesse... Ah çà ! je vous dérange, cher ami ?

DE BAVILLE

Non pas, non pas... au contraire... En vérité, c'est merveille de vous voir dans notre pauvre ville de province !... Et qui vous ramène chez nous ?

VILLEFORT

Une inspection que je fais des prisons de Midi. Mais, dites-moi, j'ai vu dans les journaux, puis ensuite j'ai été informé officiellement, qu'un prisonnier du château d'If, nommé Edmond Dantès, avait péri en essayant de fuir ?...

DE BAVILLE

C'est la vérité.

VILLEFORT

Cet homme, c'est moi qui avais instruit son procès.

DE BAVILLE

Je le sais.

VILLEFORT

Et il est réellement mort ?

DE BAVILLE

Oh ! parfaitement.

VILLEFORT

Avez-vous gardé son dossier ?

DE BAVILLE

Avec le plus grand soin !

VILLEFORT

Vous l'avez ?

DE BAVILLE

Ici !

VILLEFORT

Je voudrais jeter un coup d'œil sur cette vieille affaire.

DE BAVILLE, à part

Lui aussi !... (Haut.) Rien de plus facile ; le carton est dans la chambre à côté ; je vous le remets à l'instant même.

VILLEFORT

Pendant ce temps, mon cher ami, si vous avez quelque chose à faire, ne vous gênez point, je vous prie ; seulement, dites qu'on ne vienne pas me déranger.

DE BAVILLE

Tenez, voici vos dossiers... Voyez, lisez, feuillotez ; moi, je vais annoncer une nouvelle à madame de Baviile.

VILLEFORT

Une bonne nouvelle, à ce que dit votre physionomie !...

DE BAVILLE

Ma foi, oui ! deux cent mille francs que nous croyions perdus viennent de nous rentrer d'une façon inespérée.

VILLEFORT

Je vous en fais mon compliment.

DE BAVILLE, sortant

Merci !... Vous êtes chez vous !

Scène XI

Villefort, seul.

Tant qu'il a vécu, je n'ai point osé regarder en arrière ; maintenant qu'il est mort, que tout ce qui se rattache à cette terrible affaire soit anéanti avec lui... J'ai déjà bien assez d'un spectre, sans craindre encore celui-là. Et ce Bertuccio qui vient d'être jeté dans les prisons de Nîmes !... Mon Dieu ! s'il allait parler !... Oh !

mais me voici !... Voyons... Ceci est le dossier de Faria, qui était en prison avec ce Dantès... Ah ! voici le sien !... Oui, oui, je reconnais cet interrogatoire interrompu par l'apparition de mon père... Le voilà tout entier de ma main... Cet interrogatoire peut subsister ; mais ce qu'il est important de distraire de ce dossier, ce sont mes notes à moi, ces notes d'après lesquelles le malheureux est resté quatorze ans en prison, et n'en est sorti que pour périr d'une façon si affreuse !... Ah ! mon père, mon père ! c'est une terrible responsabilité que vous avez imposée à ma conscience !... Eh bien, c'est étrange ! je ne vois plus la dénonciation où je l'avais classée... La dénonciation était là... Mes notes, mes notes absentes aussi !... Il y avait, j'en suis bien certain, des notes écrites de ma main contre cet homme... Il y avait une pétition adressée par Morel à l'usurpateur... Ces trois pièces manquent... Voyons, j'ai mal cherché peut-être... Mais non... non... non... voilà bien le dossier tout entier... ces pièces n'y sont pas... Oh ! j'ai trop tardé à venir, j'ai trop tardé !... Mon Dieu ! mon Dieu !... (Appelant.) Baviille ! Baviille !... Il faut qu'il ait classé tous ces dossiers et mis les notes à part... Baviille !...

Scène XII

De Baviille, Villefort.

DE BAVILLE

Qu'y a-t-il ? Vous m'avez appelé, mon hôte ?

VILLEFORT

Oui... Vous connaissiez le dossier de Dantès, n'est-ce pas ?

DE BAVILLE

Sans doute, je l'ai feuilleté dix fois... Le pauvre diable m'avait inspiré de l'intérêt, je voulais faire quelque chose pour lui, et, sans vos notes, qui le désignaient comme un bonapartiste enragé...

VILLEFORT

Ces notes étaient d'accord avec la dénonciation et avec la demande même de M. Morel à l'usurpateur... Mais, dites-moi, ces

notes, cette dénonciation, cette demande...

DE BAVILLE

Eh bien ?

VILLEFORT

Vous les avez mises à part, sans doute ?

DE BAVILLE

Moi ! Non !... Elles sont avec les autres pièces au dossier...

VILLEFORT

Vous faites erreur, mon cher ; elles n'y sont plus.

DE BAVILLE

Elles n'y sont plus ?

VILLEFORT

Voyez vous-même !

DE BAVILLE

Comment cela ?... À l'époque de la mort de cet homme, et à propos de cette mort, je les ai revues, touchées, feuilletées... Où sont-elles, alors ?

VILLEFORT

Baville !...

DE BAVILLE

Quoi ?...

VILLEFORT

Ce dossier n'est pas sorti de vos mains ?

DE BAVILLE

Non !

VILLEFORT

Personne n'est venu vous en demander communication ?

DE BAVILLE

De ce dossier ? Je ne crois pas... je...

VILLEFORT

Baville, il faut que ces pièces se retrouvent, il le faut, et je vous fais responsable... (À part.) Mon Dieu ! si j'allais arriver trop tard aussi pour ce Bertuccio !... si déjà des révélations... (Haut.) Baville, je repasserai chez vous à cinq heures ; jusque-là, videz vos cartons, remuez votre cabinet, bouleversez vos papiers, mais

retrouvez ces trois pièces, il me les faut... Au revoir ! au revoir !...

DE BAVILLE, seul

Oh ! cet Anglais m'aurait-il fait payer sa commission plus cher que je ne croyais ?...

ACTE QUATRIÈME
QUATRIÈME TABLEAU

Les prisons de Nîmes.

Scène première
Un greffier, Bertuccio.

LE GREFFIER

Et vous persistez dans vos dénégations ?

BERTUCCIO

Je persiste à dire la vérité.

LE GREFFIER

Ainsi, vous affirmez que ce n'est pas vous qui avez tué le juif Joannès ?

BERTUCCIO

Non-seulement je l'affirme, mais encore je vous indique le véritable assassin.

LE GREFFIER

Donc, selon vous, le bijoutier aurait été assassiné par un nommé Caderousse et par sa femme ?

BERTUCCIO

Oui ; mais il est juste de dire que Caderousse n'a fait que céder aux instigations de sa femme... Aussi, dieu a-t-il pris soin déjà de punir le véritable meurtrier.

LE GREFFIER

Oui ; mais ce que vous regardez comme une manifestation de la justice de Dieu est un grand malheur pour vous, mon ami... La Carconte est morte, Caderousse s'est sauvé ; le prétendu Busoni, celui qui a donné le diamant, ne se retrouve pas... tandis que vous, vous avez été trouvé... et trouvé dans la chambre même où gisait encore la victime.

BERTUCCIO

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! faut-il vous le redire encore pour la centième fois, et ne comprendrez-vous pas que je n'étais là que simple spectateur ?... Je suis contrebandier, je vous l'ai dit... eh

bien, nous faisons des affaires avec Caderousse...

LE GREFFIER

Oui, c'est-à-dire qu'il recelait votre rhum et votre tabac ?...

BERTUCCIO

Je ne dis pas non... Punissez-moi comme contrebandier... Sur ce point je n'ai rien à dire, et mérite la punition ; mais, quant à ce qui est de l'assassinat...

LE GREFFIER

Il me semble cependant que MM. les Corses ne se font pas faute de jouer du fusil ou du couteau...

BERTUCCIO

Pour accomplir une vendetta, mais non pour consommer un vol.

LE GREFFIER

Alors, vous prétendez que Caderousse et sa femme ont assassiné le bijoutier pour le voler ?

BERTUCCIO

Je ne prétends pas, j'affirme... J'étais dans ma cachette ordinaire, sous l'escalier... Je m'étais endormi, après avoir vu M. Busoni donner à l'aubergiste et à sa femme un beau diamant, et le bijoutier leur compter quarante-cinq bonnes mille livres, quand, tout à coup, je fus réveillé par un coup de pistolet et par une espèce de pluie qui filtrait à travers les marches de l'escalier... Le coup de pistolet, c'était le bijoutier qui l'avait tiré... cette pluie, c'était le sang de la Carconte qui tombait goutte à goutte sur moi... Alors, je sortis à moitié de ma cachette, j'entendis les pas d'un homme qui marchait au-dessus de ma tête ; ses pas faisaient craquer l'escalier... L'homme descendit, s'approcha de la cheminée et alluma une chandelle... C'était Caderousse !... je l'ai vu comme je vous vois... Il avait le visage pâle, la chemise ensanglantée... Il remonta, et j'entendis de nouveau au-dessus de ma tête ses pas rapides et inquiets... Puis il redescendit... Il tenait l'écrin à la main ; il s'assura que le diamant était dedans, le roula dans son mouchoir rouge, qu'il tourna autour de son cou, puis

courut à l'armoire où il avait enfermé son or et ses billets, les mit dans ses poches et disparut par la porte du jardin... Alors, tout devint clair à mes yeux... En ce moment, je crus entendre des gémissements... Le malheureux bijoutier pouvait ne pas être mort, peut-être était-il en mon pouvoir de lui porter quelque secours. Je saisis la chandelle, je m'élançai dans l'escalier, j'enjambai le cadavre de la Carconte, et j'entrai dans la chambre !... Je n'oublierai jamais ce que j'y vis... Deux ou trois meubles étaient renversés ; les draps, auxquels le malheureux bijoutier s'était cramponné, traînaient par la chambre ; sa tête, appuyée contre la muraille, nageait dans une mare de sang qui s'échappait de trois larges blessures reçues dans la poitrine. Dans la quatrième était resté un long couteau de cuisine dont on ne voyait que le manche. Je m'approchai du bijoutier, il n'était pas mort... Effectivement, au bruit que je fis, à l'ébranlement du plancher, il rouvrit des yeux hagards, parvint à les fixer un instant sur moi, remua les lèvres comme s'il voulait parler, et expira !... Cet affreux spectacle m'avait rendu presque insensé. Du moment que je ne pouvais plus porter secours à ce malheureux, je n'éprouvai plus qu'un seul désir, celui de fuir. Je me précipitai dans l'escalier en enfonçant mes mains dans mes cheveux et en poussant un rugissement de terreur !...

LE GREFFIER

Bien, bien, continuez !...

BERTUCCIO

Dans la salle inférieure, il y avait cinq ou six douaniers, trois ou quatre gendarmes, toute une troupe armée... On s'empara de moi, je n'essayai même pas de faire résistance, je n'étais plus le maître de mes sens... J'essayai de parler, je poussai des cris inarticulés, voilà tout !... Cependant je compris que l'on me prenait pour l'assassin. Je me dégageai des mains des hommes qui me tenaient en criant : « Ce n'est pas moi !... ce n'est pas moi !... » Deux gendarmes me mirent en joue avec leur carabine... « Si tu fais un mouvement, dirent-ils, tu es mort ! — Mais, m'écriai-je,

puisque je vous répète que ce n'est pas moi ! — Tu conteras cette histoire aux juges de Nîmes, me répondirent-ils ; en attendant, suis-nous, et, si nous avons un conseil à te donner, c'est de ne pas faire résistance... » Vous savez le reste.

LE GREFFIER

Oui, nous comprenons, vous avez fait le coup avec l'aubergiste ; mais, plus adroit que toi, l'aubergiste s'est sauvé en emportant le magot ; alors, tu le charges, tu le dénonces, c'est tout simple.

BERTUCCIO

Oh ! je vous jure... Mon Dieu ! mon Dieu ! mais on n'a donc pas fait chercher M. Busoni ?

LE GREFFIER

Au contraire ; mais personne ne l'a vu, personne ne le connaît... Vous avez beaucoup d'imagination, vous autres Corses, et tu auras inventé un M. Busoni, comme tu as inventé le reste de cette histoire.

BERTUCCIO

Dieu, qui m'entend et qui me voit, Dieu sait si je mens... Faites ce que vous voudrez, monsieur, j'ai dit la vérité !

Scène II

Les mêmes, Busoni.

BUSONI

Voulez-vous me laisser seul avec cet homme ?

BERTUCCIO

Oh ! mon Dieu ! c'est un miracle !

LE GREFFIER

Seul avec cet homme ?

BUSONI

Oui... Je suis accouru à franc étrier... J'avais appris qu'il désirait me parler.

BERTUCCIO

Oh ! oui, oui !... Depuis que je suis arrêté, je vous attends, je vous appelle !

LE GREFFIER

Mais c'est chose défendue, monsieur.

BUSONI

Voici un permis du juge d'instruction.

LE GREFFIER

« Laissez communiquer avec le prisonnier n° 15 M. Busoni... » Vous êtes... ?

BUSONI

M. Busoni... oui, monsieur.

LE GREFFIER

La permission est en règle... Désirez-vous que nous assistions à l'entretien ?

BUSONI

Je désire lui parler seul.

(Le greffier se retire.)

Scène III

Busoni, Bertuccio.

BERTUCCIO

Monsieur, si vous êtes véritablement M. Busoni, vous savez que l'histoire du diamant est vraie ?

BUSONI

Je le sais.

BERTUCCIO

Et, quoiqu'on m'ait trouvé tout ensanglanté dans la chambre du mort, ce n'est pas moi qui suis le coupable.

BUSONI

Je le sais encore.

BERTUCCIO

Alors, vous direz la vérité à mes juges ?

BUSONI

Oui.

BERTUCCIO

Oh ! bonheur !...

BUSONI

Mais à une condition...

BERTUCCIO

Laquelle ?

BUSONI

C'est que tu me la diras, à moi.

BERTUCCIO

À vous ?... Quelle vérité voulez-vous que je vous dise, puisque je ne suis pas coupable ?

BUSONI

Tu avais un frère ?

BERTUCCIO

Oui.

BUSONI

Comment est-il mort ?

BERTUCCIO

Pourquoi cette question ?

BUSONI

Je te demande comment il est mort ?

BERTUCCIO

Mais...

BUSONI

Tu as promis de dire la vérité... Dis-la...

BERTUCCIO

Vous me demandez comment ce frère est mort ?

BUSONI

Je te le demande.

BERTUCCIO

Il est mort sur l'échafaud !

BUSONI

Ah !... Et quel crime avait-il commis ?

BERTUCCIO

Il n'avait pas commis de crime : il s'était vengé de son ennemi !

BUSONI

En le tuant ?...

BERTUCCIO

En le tuant, oui !...

BUSONI

Et, à tes yeux, ce n'est pas un crime de se venger de son ennemi !

BERTUCCIO

Non, si on se venge après lui avoir déclaré la vendetta.

BUSONI

Et pourquoi n'est-ce pas un crime ?

BERTUCCIO

Parce qu'alors il est prévenu, et que c'est à lui de se garder.

BUSONI

Et qu'ont dit les juges de ton frère de ce beau raisonnement, maître Bertuccio ?

BERTUCCIO

Ils l'ont condamné !...

BUSONI

À tort, selon vous ?

BERTUCCIO

À tort !...

BUSONI

Alors, selon vous, la mort de votre frère est un assassinat ?

BERTUCCIO

Oui !...

BUSONI

Et, par conséquent, ses juges sont des assassins ?

BERTUCCIO

Oui !...

BUSONI

En ce cas, pourquoi ne les avez-vous pas tués ?

BERTUCCIO

Je ne pouvais les tuer tous !

BUSONI

Ce qui veut dire que vous avez fait un choix ?

BERTUCCIO

Oui !...

BUSONI

Et l'un d'eux a payé pour les autres ?

BERTUCCIO

L'un d'eux a payé pour les autres.

BUSONI

Lequel ?

BERTUCCIO

M. de Villefort.

BUSONI

Ah !... Et tu dis que tu l'as tué ?

BERTUCCIO

Oui !...

BUSONI

Tu en es sûr ?

BERTUCCIO

J'ai senti le couteau entrer jusqu'au manche.

BUSONI

Ce n'est pas une raison.

BERTUCCIO

Je l'ai vu tomber...

BUSONI

Ce n'est pas une raison encore.

BERTUCCIO

J'ai entendu son dernier cri... C'était un cri suprême !...

BUSONI

Bien, bien !... Vous comprenez, mon ami, peu m'importe à moi qu'il soit mort ou vivant. C'est votre opinion que je demande, voilà tout.

BERTUCCIO

Mon opinion est qu'il est mort.

BUSONI

Si cependant il vivait, ne craindriez-vous pas quelque poursuite ?

BERTUCCIO

Non !...

BUSONI

Comment, non ?... Vous assassinez un homme dont l'état est de faire punir les assassins, et, quand vous vous attaquez à lui-même, vous pensez qu'il aura moins de souci de sa vengeance qu'il n'en avait de celle des autres ?

BERTUCCIO

Voulût-il me faire poursuivre, il n'oserait !

BUSONI

Oh ! citoyen Bertuccio, il ne faudrait pas vous y fier !

BERTUCCIO

Il n'oserait, vous dis-je.

BUSONI

Expliquez-vous.

BERTUCCIO

C'est un secret.

BUSONI

Vous avez promis de n'en pas avoir pour moi.

BERTUCCIO

Mais un secret terrible !...

BUSONI

Raison de plus pour me le confier.

BERTUCCIO

À vous ?... Mais qui êtes-vous ?

BUSONI

Enfin, que vous importe qui je suis, pourvu que je vous sauve ?

BERTUCCIO

Vous le voulez ?

BUSONI

C'est une condition du marché... Pourquoi n'oserait-il pas

vous poursuivre ? Voyons.

BERTUCCIO

Lorsque je l'ai frappé...

BUSONI

Eh bien ?...

BERTUCCIO

Eh bien, il commettait un crime.

BUSONI

Un crime !... En êtes-vous bien sûr, mon cher monsieur Bertuccio ?... Cela ne me paraît pas probable, à moi.

BERTUCCIO

J'en ai la preuve.

BUSONI

Et quel crime commettait-il ?

BERTUCCIO

Il enterrait un enfant.

BUSONI

Ce n'est pas là un grand crime, ce me semble.

BERTUCCIO

Non, si l'enfant eût été mort...

BUSONI

Comment ! l'enfant n'était pas mort ?

BERTUCCIO

Non, vous dis-je, non : il était vivant !

BUSONI

Ah ! ah ! c'est autre chose, ceci... Et qu'est devenu cet enfant ?

BERTUCCIO

Je l'ai emporté.

BUSONI

Pour quoi faire ?

BERTUCCIO

Comme une expiation.

BUSONI

De sorte que vous avez élevé cet enfant ?

BERTUCCIO

Oui...

BUSONI

Sous quel nom ?

BERTUCCIO

Sous celui de Benedetto Bertuccio... Je n'avais pas d'enfant, j'ai cru que la Providence m'envoyait celui-là.

BUSONI

Et il a prospéré, sans doute ?

BERTUCCIO

Ne parlons pas de lui.

BUSONI

Au contraire, parlons-en... Il est en Corse ?

BERTUCCIO

Je ne sais pas où il est.

BUSONI

L'auriez-vous perdu ?

BERTUCCIO

Il s'est enfui...

BUSONI

Comment cela ?

BERTUCCIO

Pour obéir à ses mauvais instincts, sans doute.

BUSONI

Mais, en cherchant bien, vous pourriez retrouver cet enfant, ce me semble ?

BERTUCCIO

Je ne désire pas le retrouver.

BUSONI

Eh bien, soit ; vous me donnerez son signalement ; je le chercherai pour vous.

BERTUCCIO

Pourquoi cela ?

BUSONI

J'en ai besoin.

BERTUCCIO

Monsieur, vous avez une intention que je ne puis comprendre ; vous marchez vers un but que je ne connais pas.

BUSONI

Qu'as-tu besoin de comprendre mon intention ? quel intérêt as-tu de connaître mon but ?... Ce qui t'importe, n'est-ce pas, c'est que j'aie dire à tes juges que tu n'es pas coupable ? et j'y vais.

BERTUCCIO

Mais vous allez revenir ?

BUSONI

Parbleu !

(Il sort.)

Scène IV

Bertuccio, seul.

Cet homme ne vient pas dans une bonne intention, cet homme n'agit pas dans un but de charité ; mais, il l'a dit, peu m'importe son intention, peu m'importe son but, il m'a promis de me sauver, et, pourvu qu'il me sauve, je n'ai rien autre chose à exiger de lui.

Scène V

Un geôlier, Benedetto, Bertuccio.

LE GEÔLIER

Entre, serpenteau !

BENEDETTO

Dites donc, dites donc, vous devriez bien au moins éclairer, chez vous.

BERTUCCIO, reconnaissant la voix de Benedetto

Ah !

LE GEÔLIER

Le beau malheur, quand tu te casserais le cou, méchant grinche !

BENEDETTO

Charmant geôlier !... Dites donc, monsieur... monsieur le concierge ?...

LE GEÔLIER

Quoi ?

BENEDETTO

Est-ce qu'il n'y a personne autre dans l'appartement ?... Il me semble bien grand pour moi seul.

LE GEÔLIER

Non, il y a un locataire.

BENEDETTO

Un collègue ?

LE GEÔLIER

Mieux que cela...

BENEDETTO

Bah ! il a... ?

LE GEÔLIER

Justement !

BENEDETTO

Dites donc, voulez-vous me présenter à lui ?

LE GEÔLIER

Bah ! tu te présenteras bien tout seul...

BENEDETTO

Vous croyez ?... À propos, eh ! eh !... ne vous en allez donc pas comme cela, l'ami... À quelle heure le dîner ?

LE GEÔLIER

Dans une heure !

BENEDETTO

Merci !

BERTUCCIO

C'est lui ! le malheureux !

Scène VI
Benedetto, Bertuccio.

BENEDETTO

Bonjour, voisin !... Il paraît qu'il est sourd !... (Plus haut.) Bonjour, voisin !... Sourd et muet... Parlons-lui la langue de ce bon M. Sicard.

(Il fait des signes.)

BERTUCCIO

Que veux-tu ?

BENEDETTO

Ah ! je me trompais, il n'est que misanthrope !... Eh bien, notre ami, que vous est-il donc arrivé ?

BERTUCCIO

Hélas !

BENEDETTO

Il gémit !... Ah ! voilà ce que c'est que de porter des couteaux sur soi... La moutarde vous monte au nez, et puis... on est fâché après ; mais, bonsoir, il n'est plus temps !

BERTUCCIO, bas

Oh ! le malheureux !... arrivé là, à son âge !

BENEDETTO

Il soupire ! Diable ! diable !

BERTUCCIO

Et vous, pourquoi êtes-vous ici, mon ami ?

BENEDETTO

Oh ! moi, pour des bêtises, des misères, des riens ; d'ailleurs, je n'ai pas l'âge ; trois mois dans une maison de correction, voilà tout...

BERTUCCIO

Mais, enfin, qu'as-tu fait ?

BENEDETTO

Moi ?... J'ai acheté un singe.

BERTUCCIO

C'est-à-dire que tu l'as volé.

BENEDETTO

Non pas, je l'ai bien acheté vingt francs. Seulement, j'ai emprunté vingt francs comme cela, sans les demander.

BERTUCCIO

Et à qui ?

BENEDETTO

Au voisin Vasilio. Il faut vous dire que je suis Corse, né natif du village de Rogliano. J'avais mon père, un bonhomme de contrebandier... J'aurais pu être contrebandier comme lui ; mais, ma foi, ça m'ennuyait... J'aime mieux me promener le jour et dormir la nuit... Dans l'état, il fallait se promener la nuit et ne pas dormir le jour... J'ai laissé là l'état, j'ai emprunté, comme je vous le disais, au voisin Vasilio une trentaine de francs ; avec six francs, j'ai passé à Marseille ; avec vingt francs, j'ai acheté un singe... ç'a toujours été mon ambition. Alors, j'ai dressé mon singe, un animal charmant, plein d'intelligence... Il montait aux persiennes et entraînait dans les chambres ; quand il y avait quelqu'un, il ôtait son chapeau aux locataires... quand il n'y avait personne, il prenait ce qu'il trouvait... Vous savez, les singes, ça aime ce qui reluit... Eh bien, il prenait tout ce qui reluisait, mon singe.

BERTUCCIO

Et c'est pour cela qu'on t'a arrêté ?

BENEDETTO

Ah ben, oui !... Malheureusement, ce maudit singe, il était gourmand comme un homme... Il trouve chez un naturaliste où il se promenait un papillon enfilé dans une épingle ; il se figure que c'est quelque chose de bon à manger, il avale le papillon et l'épingle... Couic ! plus de singe... J'ai été obligé de continuer le métier tout seul... Je me suis fait pincer... Mais, comme c'est la première fois, je demanderai pardon, j'intéresserai mes juges, et j'en serai quitte pour trois mois de prison... Peut-être bien même qu'il y aura quelque philanthrope qui m'adoptera...

BERTUCCIO

Et, sorti de prison, tu comptes reprendre la même vie ?...

BENEDETTO

Un peu !

BERTUCCIO

Mais sais-tu où cela te mènera, malheureux ?...

BENEDETTO

Oui, oui ; mais comme dit le proverbe italien,

Che va piano, va sano,

E che va sano, va lontano.

BERTUCCIO

De sorte que tu crois ainsi échapper au dernier châtimeⁿt ?

BENEDETTO

Mais oui !

BERTUCCIO

Eh bien, tu te trompes, tu vas mourir !...

BENEDETTO

Moi ?

BERTUCCIO

Oui, toi ! Me reconnais-tu ?

BENEDETTO

Père Bertuccio !

BERTUCCIO

Oui, père Bertuccio... qui ne veut pas que tu le déshonores par le vol, par la prison et par le bagne... En France, c'est la vendetta qu'on punit de mort... En Corse, c'est le vol.

BENEDETTO

Mais, père Bertuccio, nous ne sommes pas en Corse...

BERTUCCIO

N'importe ! nous sommes Corses tous deux... À genoux !...

BENEDETTO

À genoux ! Pour quoi faire ? pourquoi voulez-vous que je me mette à genoux ?

BERTUCCIO

À genoux, te dis-je, voleur !

BENEDETTO

M'y voilà !

BERTUCCIO

Fais ta prière !

BENEDETTO

Je suis si troublé ! Mon Dieu, je ne m'en souviens plus.

BERTUCCIO

Répète alors ce que je vais te dire !

BENEDETTO

Mais vous n'avez pas d'armes !

BERTUCCIO

Répète !

BENEDETTO

Ils ne vous ont pas laissé votre stylet !

BERTUCCIO

« Mon Dieu, pardonnez-moi mes péchés... »

BENEDETTO

Oh ! vous voulez m'étrangler avec cette chaîne !...

BERTUCCIO

« Pardonnez-moi mes péchés... et le crime honteux de vol dont je me suis rendu coupable... » Répète, répète, ou, je te jure, tu mourras sans prière, et par conséquent sans miséricorde...

BENEDETTO

Eh ! vous n'avez pas le droit de me tuer ! Vous n'êtes pas mon père !

BERTUCCIO

Oh !

Scène VII

Les mêmes, Busoni, le geôlier.

BUSONI

Eh bien, il dit la vérité, voilà tout ! Vous n'avez pas le droit de tuer cet enfant, car vous n'êtes pas son père. Et puis ce serait dommage de l'arrêter en route ; il promet trop, vous en conviendrez...

BERTUCCIO

Seigneur, ayez pitié de moi !

BENEDETTO

Tiens ! d'où sort-il donc, celui-là ? Merci, monsieur !

BUSONI, au geôlier

Éloignez momentanément cet enfant... Il est important que les deux prisonniers ne restent pas ensemble.

LE GEÔLIER

Allons, viens par ici ; nous avons une niche vide.

BENEDETTO

Où vous voudrez, pourvu que ce ne soit pas avec monsieur.

Scène VIII

Busoni, Bertuccio.

BUSONI

Ah çà ! mon cher ami, que me disiez vous donc ?

BERTUCCIO

À quel propos, monsieur ? car, en vérité, j'ai la tête perdue...

BUSONI

Mais à propos de celui qui a fait condamner votre frère...

BERTUCCIO

À propos de M. de Villefort ?

BUSONI

Oui.

BERTUCCIO

Eh bien, je vous disais...

BUSONI

Oui, que vous lui aviez enfoncé un poignard jusqu'au manche dans la poitrine...

BERTUCCIO

Sans doute.

BUSONI

Et que vous aviez entendu son dernier cri, c'est-à-dire son dernier soupir ?

BERTUCCIO

Après ?

BUSONI

Et que, par conséquent, il était mort !

BERTUCCIO

Eh bien ?

BUSONI

Eh bien, vous vous trompiez, mon cher monsieur ! vous vous trompiez du tout au tout !

BERTUCCIO

Que dites-vous là !

BUSONI

Je dis qu'il est vivant, et très-vivant...

BERTUCCIO

Vivant ?

BUSONI

Oui.

BERTUCCIO

Vous l'avez vu ?

BUSONI

Je l'ai vu.

BERTUCCIO

Où cela ?

BUSONI

Ici.

BERTUCCIO

À Nîmes ?

BUSONI

Au greffe.

BERTUCCIO

Au greffe !... Et qu'y venait-il faire ?

BUSONI

Demander une permission pour vous voir.

BERTUCCIO

Pour me voir... moi ?

BUSONI

Sans doute.

BERTUCCIO

Me voir !... et dans quel but, me voir ?

BUSONI

Dame, il est en tournée ; peut-être on lui aura parlé de vous,
et il désire vous entretenir.

BERTUCCIO

Impossible !

BUSONI

Impossible !... Eh ! parbleu ! tenez, le voilà !

BERTUCCIO

Que dois-je faire ? Dites !

BUSONI

Pas un mot de ce qu'est devenu l'enfant.

BERTUCCIO

Et vous me répondez... ?

BUSONI

De tout !

BERTUCCIO

Alors, soyez tranquille !

Scène IX

Les mêmes, Villefort, le geôlier.

LE GEÔLIER

Tenez, le voilà là-bas, au pied de la colonne.

VILLEFORT

Bien... Laissez-moi seul avec lui.

BUSONI, à part, se retirant

Ah ! Villefort, je crois que c'est ici comme chez Baviile, et
que tu arrives trop tard.

(Il sort.)

Scène X

Villefort, Bertuccio.

VILLEFORT

Me reconnais-tu ?

Non. BERTUCCIO

Regarde-moi bien. VILLEFORT

Je vous regarde. BERTUCCIO

Eh bien ? VILLEFORT

Je ne vous reconnais pas. BERTUCCIO

Je suis Gérard de Villefort ! VILLEFORT

C'est possible ! BERTUCCIO

Comment, c'est possible ? VILLEFORT

Oui, je ne vous connais pas ! BERTUCCIO

Tu ne me connais pas ? VILLEFORT

Non ! BERTUCCIO

Et la maison d'Auteuil, la connais-tu ?... le jardin de cette maison, t'en souviens-tu ? VILLEFORT

Non ! BERTUCCIO

Et la nuit du 30 septembre, te la rappelles-tu ? VILLEFORT

J'ai quarante-cinq ans ; cette nuit est donc revenue déjà quarante-cinq fois passer dans ma vie : je ne me rappelle pas laquelle de ces nuits vous voulez dire. BERTUCCIO

Je veux dire : le 30 septembre 1819, que faisais-tu ? VILLEFORT

BERTUCCIO

Je l'ai oublié.

VILLEFORT

Eh bien, moi, je m'en souviens : tu assassinais un homme.

BERTUCCIO

C'est possible !... Si j'ai assassiné un homme pendant cette nuit-là, vous en avez sans doute la preuve... Accusez-moi, condamnez-moi, exécutez-moi.

VILLEFORT

Non, non, je ne veux rien de tout cela : je viens, au contraire, t'offrir un pacte.

BERTUCCIO

Un pacte entre le glaive de la justice et la tête du coupable ?... Impossible ! Un homme aussi sévère que l'est M. de Villefort ne peut offrir une pareille chose ; impossible !

VILLEFORT

Eh bien, écoute, ce n'est point comme magistrat que je viens ; je viens en ami.

BERTUCCIO

Vous dites que vous avez fait exécuter mon frère, et vous venez en ami ? vous dites que je vous ai déclaré la vendetta, et vous venez en ami ? vous dites que j'ai voulu vous assassiner, et vous venez en ami ?... Impossible, encore une fois, impossible !...

VILLEFORT

Me croirez-vous, si je vous offre la liberté ?

BERTUCCIO

Je ne suis point coupable.

VILLEFORT

La fortune ?

BERTUCCIO

Je me trouve riche.

VILLEFORT

Insensé, qui refuses tout cela, pour un mot qui ne te coûterait rien à me dire...

BERTUCCIO

Eh bien, puisque vous le voulez absolument, je vais vous le dire, ce mot.

VILLEFORT

Dis !

BERTUCCIO

Le 30 septembre, à deux heures du matin, un homme sortit de la maison d'Auteuil, une lanterne dans une main, une bêche dans l'autre. Il posa sa lanterne à terre, creusa, avec la bêche, un trou dans le massif, et y déposa un coffre.

VILLEFORT

Oui ! oui !...

BERTUCCIO

Mais, au moment où il le couvrait de terre...

VILLEFORT

Au moment où il le couvrait de terre... ?

BERTUCCIO

Un assassin le frappa...

VILLEFORT

Oui, oui !...

BERTUCCIO

Et, croyant que le coffre renfermait un trésor, il l'emporta.

VILLEFORT

Et ce coffre, il l'ouvrit ?

BERTUCCIO

Sans doute ! il fallait bien qu'il vît ce qu'il y avait dedans.

VILLEFORT

Et il y avait ?...

BERTUCCIO

Un enfant !

VILLEFORT

Mort !

BERTUCCIO

Vivant !

VILLEFORT

Cet enfant, qu'est-il devenu ?

BERTUCCIO

Je ne sais pas.

VILLEFORT

Comment, tu ne sais pas ?

BERTUCCIO

Non !

VILLEFORT

Voyons, dis-moi ce qu'est devenu cet enfant !... Tu refuses de parler, parce que tu crois à une récompense commune, médiocre, misérable... Écoute, écoute ! je te donnerai cinquante mille francs !... Tu ne réponds pas ?... Tiens, il y a cent mille francs dans ce portefeuille, ils sont à toi... Parle... Où est cet enfant ?... Tu ne réponds pas ?... Eh bien, je te fais sortir de prison ; viens avec moi, et ce que tu voudras, je le ferai !

BERTUCCIO

Fais que mon frère vive.

VILLEFORT

Oh ! malheureux ! tu sais bien que je ne suis pas un dieu pour faire un pareil miracle ; n'exige donc de moi que ce que peut faire un homme, et je le ferai... Cet enfant, où est-il ? Je te le demande... je te le demande à genoux...

BERTUCCIO, à part

Ah ! mon frère, je crois que tu es mieux vengé que si je l'avais tué du coup.

VILLEFORT

On vient ! on vient !...

Scène XI

Les mêmes, le geôlier, Busoni, le greffier.

LE GREFFIER, à Villefort

Monsieur, il est inutile que vous continuiez d'interroger cet homme, il n'est pas coupable.

VILLEFORT

Comment cela ?

LE GREFFIER

Non ; le véritable assassin, le tailleur Caderousse, a été arrêté,
et il avoue tout...

VILLEFORT

De sorte que cet homme est libre ?

BUSONI, à Bertuccio

Vous voyez que je vous ai tenu parole.

BERTUCCIO

Et moi aussi !

VILLEFORT

Ah ! j'en deviendrai fou !

ACTE CINQUIÈME
CINQUIÈME TABLEAU

Le cabinet de Morel.

Scène première
Morel, Julie, madame Morel.

MADAME MOREL

Eh bien, mon ami ?...

JULIE

Eh bien, mon père ?...

MADAME MOREL

Comme nous t'attendions avec impatience, Mon Dieu !...

JULIE

Ton voyage a-t-il été bon ?

MOREL

Hélas !...

MADAME MOREL

Tu ne nous dis rien, sinon que tu t'en vas, et tu nous laisses dans une inquiétude mortelle !...

JULIE

N'as-tu donc plus confiance en nous, bon père ?

MOREL

J'ai eu confiance en vous, pauvres amies, tant que j'ai eu de bonnes nouvelles à vous apprendre ; mais à quoi bon vous faire partager mes espérances, quand toutes mes espérances, maintenant, se changent en désappointements et en douleurs ?...

MADAME MOREL

Mais enfin, ce voyage ?

MOREL

Inutile, comme tout ce que j'ai fait ; infructueux, comme tout ce que j'ai tenté !...

MADAME MOREL

Comment, ce Danglars, qui nous doit sa fortune, puisque c'est nous qui lui avons avancé ses premiers fonds... ?

MOREL

Ah ! il y a si longtemps de cela !...

JULIE

Mon père, peut-être lui-même est-il dans l'impossibilité...

MOREL

Danglars est millionnaire : un mot de lui m'ouvrirait un crédit ;
il m'a refusé ce mot !...

MADAME MOREL

De sorte que... ?

MOREL

De sorte que c'est aujourd'hui le 5 septembre, et qu'il est dix
heures du matin !...

JULIE

Où vas-tu, bon père ?...

MOREL

Dans ma chambre.

JULIE

Que faire ?...

MOREL

Chercher un papier dont j'ai besoin, mon enfant !...

JULIE

Veux-tu que je l'aille chercher, moi ?...

MOREL

Merci !... À propos, Julie ?...

JULIE

Plaît-il, mon père ?...

MOREL

Rends-moi la clef de ce cabinet...

JULIE

Mon Dieu ! qu'ai-je fait de mal pour que vous me repreniez
cette clef ?...

MOREL

Rien, mon enfant !...

JULIE

Vous ne me la repreniez, autrefois, que lorsque vous vouliez

me punir...

MADAME MOREL, bas, à sa fille

Ne la rends pas !...

JULIE

Mon père, elle est dans ma chambre, je vais l'aller chercher !...

MOREL

Va !...

JULIE

Oui, j'y vais, j'y vais !...

MOREL

Et toi, rentre chez toi, ma bonne amie : tu sais que j'ai l'habitude d'être seul ici...

MADAME MOREL

Nous nous en allons, mon ami.

(Morel sort.)

Scène II

Julie, madame Morel.

JULIE

Ma mère !...

MADAME MOREL

Mon enfant !...

JULIE

Ne trouvez-vous pas quelque chose d'étrange dans la façon dont mon père nous parle ?...

MADAME MOREL

Voilà pourquoi je te disais de ne pas lui rendre cette clef !... Mon Dieu, que peut-il faire dans cette chambre ?...

JULIE

Entrez-y !...

MADAME MOREL

Je n'ose... N'as-tu pas entendu qu'il nous a défendu, non-seulement de l'y suivre, mais encore de demeurer ici ?

JULIE

Attendez !...

MADAME MOREL

Que fais-tu ?

JULIE

Je vais regarder par le trou de la serrure.

MADAME MOREL

Est-il dans la chambre ?

JULIE

Oui !

MADAME MOREL

Que fait-il ?

JULIE

Il écrit.

MADAME MOREL

Peux-tu distinguer sur quel papier ?

JULIE

On dirait sur du papier timbré.

MADAME MOREL

Oh ! mon Dieu !

JULIE

Quoi ?

MADAME MOREL

Écrirait-il son testament ?...

JULIE

Oh ! que dites-vous là !...

MADAME MOREL

Seigneur, envoyez-nous quelque bonne pensée !

JULIE

Écoutez, ma mère ; peut-être ai-je eu tort...

MADAME MOREL

Qu'as-tu fait ?...

JULIE

Quand j'ai vu, avant-hier, que mon père ne revenait pas et ne nous donnait pas de ses nouvelles...

MADAME MOREL

Eh bien ?

JULIE

J'ai écrit à Maximilien...

MADAME MOREL

De venir ?

JULIE

Oui...

MADAME MOREL

Ah ! c'est une inspiration du ciel !... La voiture de Nîmes arrive à dix heures précises, je crois ?...

JULIE

Oui, ma mère... et il est dix heures passées... Descendez, ma mère... Attendez-le, prévenez-le...

MADAME MOREL

Tu restes, n'est-ce pas ?

JULIE

Oui, soyez tranquille !...

Scène III

Julie, puis Emmanuel.

JULIE

Il écrit toujours... Ah ! il a fini, il signe, il met le papier dans une enveloppe, et la met dans le tiroir du secrétaire... Pauvre père ! on dirait qu'il s'essuie les yeux, qu'il pleure !... Mon Dieu, mon Dieu ! est-il possible que mon bon père pleure, et que vous ne m'envoyiez pas un moyen de le consoler, de le secourir, de venir à son aide ?... Oh ! c'est impossible... Vous le voyez, mon Dieu ! je vous prie, je vous supplie !...

EMMANUEL, paraissant

Mademoiselle !...

JULIE

Qu'y a-t-il ?

EMMANUEL

Un étranger vient de me remettre cette lettre, en recomman-

dant qu'elle ne soit ouverte que par vous seule !...

JULIE

Que par moi seule !...

EMMANUEL

Il a dit qu'il s'agissait de la vie de votre père !...

JULIE

De la vie de mon père ?... Donnez !... donnez !... (Lisant.)
« Rendez-vous à l'instant même aux allées de Meilhan ; présentez-vous au n° 15, demandez à la concierge la clef de la chambre du cinquième ; entrez dans cette chambre, prenez, sur le coin de la cheminée, une bourse en filet de soie rouge, et apportez cette bourse avant onze heures... Si une autre personne que vous se présentait, ou si vous vous présentiez accompagnée, le concierge répondrait qu'il ne sait pas ce que vous voulez dire... »
Pas de signature...

EMMANUEL

Vous allez donc aller où cette lettre vous dit ?

JULIE

Certainement que j'y vais !

EMMANUEL

Laissez-moi vous accompagner, au moins !

JULIE

N'avez-vous pas entendu ?... « Si une autre personne que vous se présentait, ou si vous vous présentiez accompagnée, le concierge répondrait qu'il ne sait pas ce que vous voulez dire... »

EMMANUEL

Mon Dieu ! s'il allait vous arriver malheur !... si c'était quelqu'un qui vous en voulût !...

JULIE

Qui pourrait en vouloir à une pauvre jeune fille comme moi ?
Ai-je jamais fait du mal à personne ?

EMMANUEL

Vous avez raison... Allez, et que Dieu vous conduise !

JULIE

Voilà mon frère... voilà ma mère... Silence, Emmanuel !...

(Elle sort.)

Scène IV

Madame Morel, Maximilien, Emmanuel.

MAXIMILIEN

Eh bien, oui, ma mère, me voilà ! calmez-vous ! Mais où donc est Julie ?

MADAME MOREL

Elle était ici, je l'ai laissée ici...

EMMANUEL

Oui, madame, c'est vrai ; mais elle vient de sortir.

MADAME MOREL

De la chambre, mais pas de la maison ?

EMMANUEL

Au contraire, madame, de la maison, à ce que je crois.

MAXIMILIEN

Eh bien, qu'y a-t-il donc d'effrayant à cela, ma mère ?...

MADAME MOREL

Rien ; mais, en ce moment, vois-tu, tout m'effraye, tout m'épouvante... Emmanuel, laissez-nous, et, si Julie rentre, dites-lui de nous venir rejoindre à l'instant même.

EMMANUEL

Oui, madame.

Scène V

Madame Morel, Maximilien.

MAXIMILIEN

Maintenant que nous voilà seuls, dites-moi, ma mère, je vous en supplie, pourquoi ma sœur m'a écrit cette lettre si pressante... et vous-même pourquoi vous me recevez avec ces hésitations, ces frissonnements et ces larmes ?...

MADAME MOREL

Il y a, mon fils, que c'est aujourd'hui le 5 septembre, que c'est aujourd'hui jour d'échéance, et qu'aujourd'hui ton père doit payer... Mais... silence ! je l'entends qui vient... Cache-toi là, et

ne le perds pas de vue... J'ai peur qu'il n'ait quelque mauvais dessein.

MAXIMILIEN

Mon Dieu ! mon Dieu !...

MADAME MOREL

Le voilà !

Scène VI

Morel, madame Morel, Maximilien, caché.

MOREL

Encore ici ! j'avais prié qu'on laissât ce cabinet libre !...

MADAME MOREL

Je me retire, mon ami, tu le vois.

MOREL

Où est Julie ?

MADAME MOREL

Mais elle est là, sans doute... Veux-tu que je l'appelle ?

MOREL

Non, cela est mieux ainsi... Va, va...

(Elle sort ; il ferme la porte à double tour, va à son bureau, s'assied, tire une paire de pistolets de dessous sa redingote.)

MAXIMILIEN, s'avançant

Mon père, pourquoi ces pistolets ?

MOREL

Maximilien !... mon fils !... Il ne manquait que ce dernier coup !...

MAXIMILIEN

Ces armes, mon père !... Au nom du ciel, pourquoi ces armes ?...

MOREL, relevant la tête
et regardant son fils

Maximilien, tu es un homme, et un homme d'honneur... Je vais te le dire. (Lui montrant le registre.) Regarde...

MAXIMILIEN

Quoi ?

MOREL

Dans une demi-heure, j'ai à payer deux cent quatre-vingt-sept mille cinq cents francs... Je possède en tout quinze mille cinq cents francs ; regarde, l'arrêt des chiffres est irrévocable... Je n'ai rien à y ajouter.

MAXIMILIEN

Et vous avez tout fait, mon père, pour aller au-devant de ce malheur ?

MOREL

Oui...

MAXIMILIEN

Vous ne comptez sur aucune rentrée ?

MOREL

Sur aucune.

MAXIMILIEN

Vous avez épuisé toutes vos ressources ?

MOREL

Toutes !...

MAXIMILIEN

Et, dans une demi-heure, notre nom est déshonoré ?...

MOREL

Le sang lave le déshonneur.

MAXIMILIEN

Vous avez raison, mon père, et je vous comprends... (Étendant la main vers les pistolets.) Il y en a un pour vous, il y en a un pour moi... Merci...

MOREL

Et ta mère... ta sœur... qui les nourrira ?

MAXIMILIEN

Mon père, songez-vous que vous me dites de vivre ?

MOREL

Oui, je te le dis, car c'est ton devoir... Tu as l'esprit calme et fort, Maximilien... Maximilien, tu n'es pas un homme ordinaire... Je ne te commande rien, je ne t'ordonne rien ; seulement, je te dis : Examine la situation comme si tu y étais étranger, et juge-la

toi-même.

MAXIMILIEN, détachant ses épaulettes

C'est bien, mon père... Je vivrai.

MOREL, le pressant sur son cœur

Ah ! tu sais qu'il n'y a point de ma faute...

MAXIMILIEN

Je sais, mon père, que vous êtes le plus honnête homme que j'aie jamais connu.

MOREL

C'est bien, tout est dit... Maintenant, retourne près de ta mère et de ta sœur.

MAXIMILIEN, fléchissant le genou

Mon père, bénissez-moi !

MOREL, embrassant deux
ou trois fois son fils au front

Oh ! oui, oui, je te bénis en mon nom et au nom de trois générations d'hommes irréprochables !... Écoute donc ce qu'ils te disent par ma voix : L'édifice que le malheur a détruit, la Providence peut le rebâtir ; en me voyant mort d'une pareille mort, les plus inexorables auront pitié de toi... À toi, peut-être, on donnera le temps qu'on ne m'eût point donné... Alors, mon fils, tâche que le mot infâme ne soit point prononcé... Mets-toi à l'œuvre, travaille, jeune homme, lutte ardemment et courageusement... Vives, toi, ta mère et ta sœur, du strict nécessaire, afin que, jour par jour, le bien de ceux à qui je dois s'augmenter et fructifier entre tes mains... Songe que ce sera un beau jour, un grand jour, un jour solennel, que celui de la réhabilitation ; que le jour où, dans ce même bureau, tu diras : « Messieurs, mon père est mort parce qu'il ne pouvait pas faire ce que je fais aujourd'hui ; mais il est mort tranquille et calme, parce qu'il savait en mourant que je le ferais !... »

MAXIMILIEN

Oh ! mon père ! mon père ! si cependant vous pouviez vivre !...

MOREL

Non, non ; car, si je vis, tout change ; l'intérêt devient du doute... la pitié, de l'acharnement... Si je vis, je ne suis plus qu'un homme qui a manqué à sa parole, qui a failli à ses engagements, je ne suis plus qu'un banqueroutier... Enfin, si je meurs, au contraire, songes-y, Maximilien, mon cadavre est celui d'un honnête homme malheureux. Vivant, mes meilleurs amis évitent ma maison! mort, Marseille tout entier me suit en pleurant jusqu'à ma dernière demeure... Vivant, tu as honte de mon nom ! mort, tu lèves haut la tête et tu dis : « Je suis le fils de celui qui s'est tué parce que pour la première fois il a manqué à sa parole !... »

MAXIMILIEN

Mon père ! mon père !...

MOREL

Maintenant, laisse-moi seul, et tâche d'éloigner les femmes.

MAXIMILIEN

Ne voulez-vous pas revoir ma sœur, mon père ?

MOREL

Je l'ai vue ce matin, et je l'ai embrassée.

MAXIMILIEN

N'avez-vous pas quelques recommandations particulières à me faire ?

MOREL

Si fait, mon fils... une recommandation sacrée...

MAXIMILIEN

Dites !

MOREL

La maison Thompson et French est la seule qui ait eu pitié de moi... Son mandataire, celui-là même qui, dans dix minutes, se présentera pour toucher le montant d'une traite de deux cent quatre-vingt-sept mille francs, je ne te dirai pas m'a accordé... mais m'a offert trois mois... Que cette maison soit remboursée la première, mon fils... que cet homme te soit sacré !

MAXIMILIEN

Oui, mon père.

MOREL

Et maintenant, encore une fois, adieu !... Tu trouveras mon testament dans le secrétaire de la chambre à coucher.

MAXIMILIEN, s'arrêtant

Ah ! ah ! mon Dieu ! mon Dieu !...

MOREL

Écoute, Maximilien... suppose que je sois soldat comme toi, que j'aie reçu l'ordre d'emporter une redoute, que tu saches que je dois être tué en l'emportant... ne me dirais-tu pas : « Allez, mon père, car vous êtes déshonoré en restant... et mieux vaut la mort que la honte ? »

MAXIMILIEN

Oui, oui !... Allez, mon père !...

(Il s'élançe hors de l'appartement.)

Scène VII

Morel, puis Julie.

MOREL

Et maintenant, mon Dieu ! nous voilà face à face !...

(Il prend un pistolet ; l'heure sonne.)

JULIE

Mon père ! mon père ! vous êtes sauvé !...

MOREL

Mon Dieu !... Quoi ?... qu'y a-t-il ?...

JULIE

Cette bourse !... cette bourse !... Voyez !...

MOREL

Ma traite acquittée !... un diamant !... « Dot de Julie. » Que veut dire cela ?... Voyons, mon enfant, explique-toi... Où as-tu trouvé cette bourse ?

JULIE

Dans une maison des allées de Meilhan, au n° 15, sur le coin de la cheminée d'une pauvre petite chambre au cinquième étage.

MOREL

C'était la chambre du vieux Dantès... Cette bourse, c'est celle

que je lui laissai la veille de sa mort...

JULIE

Tenez, lisez...

MOREL

Qu'est-ce ?

JULIE

Une lettre qu'un étranger m'a fait remettre ce matin.

MOREL, lisant

« Rendez-vous à l'instant même aux allées de Meilhan ; présentez-vous au n° 15 ; demandez à la concierge la clef de la chambre du cinquième ; prenez sur le coin de la cheminée une bourse en filet de soie rouge, et apportez cette bourse à votre père. Il est important qu'il ait cette bourse avant onze heures. »

Scène VIII

Les mêmes, Maximilien, puis Emmanuel.

MAXIMILIEN

Mon père, que me disiez-vous donc que *le Pharaon* était perdu ?

MOREL

Hélas !...

EMMANUEL

Monsieur Morel !... *le Pharaon* !... *le Pharaon* !...

MOREL

Êtes-vous fous ?...

EMMANUEL

Monsieur, je vous dis qu'on signale *le Pharaon*.

MOREL

Allons, mes enfants, allons voir... Et que Dieu ait pitié de nous si c'est une fausse nouvelle !

SIXIÈME TABLEAU

*Le port de Marseille. – Toute la population est sur le quai ;
un vaisseau entre à pleines voiles dans le port.*

Scène unique

Julie, Morel, Emmanuel, Maximilien, Dantès, peuple.

TOUS

Le Pharaon !... le Pharaon !...

MOREL, au milieu de sa famille

Mes enfants, il y a miracle !...

DANTÈS, dans un coin du port

Sois heureux, noble cœur !... sois béni, surtout, pour tout le bien que tu as fait et que tu feras encore... et que ma reconnaissance reste dans l'ombre comme ton bienfait !...

DISTRIBUTION

Edmond Dantès	M. Mélingue
Busoni	»
Un commis	»
Caderousse, tenant l'auberge du <i>Pont-du-Gard</i>	
Morel, armateur	M. Boutin
Villefort	M. Saint-Léon
De Baviille	M. Lacressonnière
Bertuccio	M. Beaulieu
Jacopo	M. Crette
Benedetto	M. Boileau
Gaetano	M. Colbrun
Joannès	M. Charles
Maximilien	M. Castel
Emmanuel	M. Bonnet
Pénélon	M. Henri
Un greffier	M. Barré
Un geôlier	M. Alexandre
Un brigadier douanier	M. Paul
Julie, fille de Morel	M. Liémance
La Carconte, femme de Caderousse	M ^{me} Maillet
Madame Morel	M ^{me} Person
Contrebandiers, douaniers, matelots, etc.	M ^{me} Fontenay